

franck laroze

extraits de presse & divers

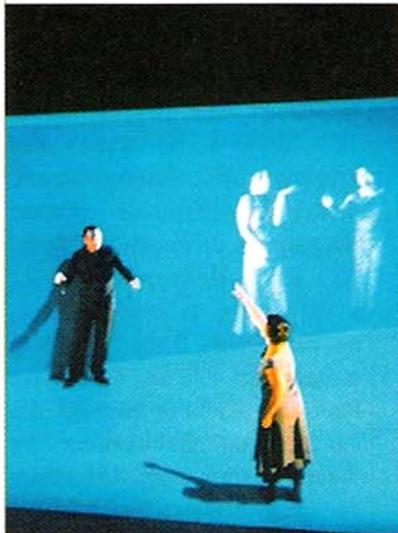
M

mouvement
*l'indisciplinaire
des arts vivants*
>45 oct-déc 2007

ÉCRITURE

SCÉNIQUE GLOBALE

Depuis 1999, la compagnie Incidents Mémorables formée par Georges Gagneré et Franck Laroze expérimente l'apport des technologies numériques dans le spectacle vivant. Avec la collaboration du chorégraphe Jean-Marc Matos, ils bardent les deux interprètes d'*Espaces indicibles* de capteurs sensoriels qui déclenchent en temps réel le dispositif son/lumière/vidéo. Façon



Espaces indicibles, de Georges Gagneré et Franck Laroze.
Photo : D. R.

d'explorer notre rapport à l'espace, quand les repères habituels viennent à se brouiller.

Espaces indicibles, d'après Georges Pérec, Henri Michaux et autres auteurs, ms. Georges Gagneré, dramaturgie Franck Laroze, du 28 septembre au 6 octobre au TNS, dans le cadre du festival Musica, à Strasbourg.
www.tns.fr



SAISON
2006/2007

Date 11 mai 2007
Edition Mulhouse
Rubrique HT Rhin
Tirage : 126 296 exemplaires



Spectacle Le multimédia investit la scène

Son, vidéo, théâtre, musique, danse...
Le concepteur Georges Gagneré et son équipe ont répété le montage de « Espaces indicibles » : un spectacle interactif dont la première a lieu ce soir à la Filature.

« On va commencer par régler la caméra dans le quad! ». Mercredi, 14 h. Dans la salle modulable, assis derrière les consoles des régies audio et vidéo-numérique, deux vidéastes, un dramaturge et un compositeur d'environnements sonores procèdent aux réglages de la scène en 3 D — sur les directives du metteur en scène, Georges Gagneré.

Au milieu de cet espace architectural fluide, façonné par l'image et baigné de sons, la danseuse Mercé de Rande et le comédien Christophe Caustier marquent leurs repères dans un va-et-vient régulier entre l'écran de projection placé derrière eux, les caméras et les vidéo-projecteurs dont deux au plafond balayent le sol de décors divers. Bienvenue dans le monde théâtral multimédia.

« Avec cette nouvelle création composée de mots, de voix et de corps en action, nous poursuivons l'expérimentation du numérique en temps réel dans le spectacle vivant », explique



Le concepteur Georges Gagneré expérimente le numérique dans le spectacle vivant.

Photo Rafik Bouaziz

Georges Gagneré, cofondateur, avec Franck Laroze, de la compagnie Incidents mémorables — en résidence à la Filature depuis trois mois, dans le cadre de la finalisation du spectacle *Espaces indicibles*, dont la première a lieu ce soir. « L'idée, reprend le concepteur, est d'explorer notre rapport à l'espace, alors que les nouvelles technologies ont aujourd'hui brouillé tous nos repères spatiaux et temporels ».

Matériau textuel

Le « temps réel » ? « On travaille en direct le son et les images par

lesquels on visualise la gestuelle et les déplacements de la danseuse et du comédien, via des capteurs sensoriels placés sur leurs bras. Cela permet également aux acteurs de s'appropriier au plus près l'espace de leur jeu — d'où l'interactivité du dispositif », analyse le professionnel. Si le théâtre convoque sur le plateau une multiplicité d'espaces numériques, plusieurs auteurs ont été associés au poète dramaturge Franck Laroze dans la construction du « matériau textuel » — conçu d'après des œuvres (d'époques différentes) de Georges Perec, Henri Mi-

chaux, Jérémy Bentham, Xavier de Maistre ou Philippe Boissard. De fait, cette composition à plusieurs mains a conduit l'équipe de réalisation scénique à traduire la pluralité des manières de considérer l'espace. « La fusion d'autres arts et technologies a favorisé l'émergence d'une autre forme d'écriture scénique globale », constate ainsi Georges Gagneré.

Rafik Bouaziz

Y ALLER « Espaces indicibles » à la salle modulable de la Filature, vendredi 11 à 20 h 30 et samedi 12 mai à 19 h 30. Durée : 1h environ.

Espaces Indicibles



Espace Indicibles. Photo DNA - Philip Anstett.

MULHOUSE

Aux confins de l'imaginaire théâtral et de la réalité virtuelle, Georges Gagneré met l'espace en abyme.

Le spectacle aurait dû s'appeler *Les Villes Invisibles*, en référence au roman d'Italo Calvino. En refusant l'utilisation de ses textes, les héritiers de l'écrivain italien en ont décidé autrement. Recentrée sur le seul Georges Pérec et quelques auteurs choisis par Franck Laroze, la nouvelle création de la compagnie Incidents Mémorables y a gagné son nom définitif: *Espaces Indicibles*.

«*Nous sommes partis de l'idée de Pérec selon laquelle ce qui est tangible autour de nous n'a rien d'évident*, expose le metteur en scène, Georges Gagneré. *Avant même l'Internet, il avait l'intuition que c'est l'homme qui construit son propre espace, en quelque sorte*». *Espace Indicibles* se veut le récit de cette construction, ou plutôt de cette exploration, menée en temps réel par une équipe de démiurges numériques: vidéastes, compositeurs, concepteurs 3D...

Dans le petit monde du théâtre contemporain, Georges Gagneré reste un pionnier. En ré-

sidence à la Filature depuis quatre ans, il n'a de cesse de repousser la frontière entre création multimédia et performance théâtrale. Deuxième volet d'un cycle consacré à l'Oulipo, *Espaces Indicibles* promet d'ailleurs d'aller encore plus loin dans l'interaction que sa précédente création: «*il y a deux ans, c'était encore de l'expérimentation: maintenant c'est rentré dans les mœurs, reprend le metteur en scène. On commence à maîtriser*».

Une caresse sur une table tactile et des images enveloppent la scène, un clic de souris et le sol devient écran, un frôlement entre le comédien et la danseuse et voilà le signal donné pour une mini-symphonie... Tout est bien sûr malléable, au gré des lignes de code, des réseaux de capteurs et surtout de l'inspiration artistique de chaque rouage de la machine, sous la conduite du chef d'orchestre de cette forme d'art mutant dont le nom reste encore à inventer. On connaît déjà la réalité augmentée: et pourquoi pas le théâtre augmenté? **Jean-Michel Lahire**

Le 11 mai à 20h30 et le 12 à 19h30 à la Filature. 03 89 36 28 28. Reprises au Théâtre National de Strasbourg du 28 septembre au 6 octobre.

La Filature Spectateurs et cobayes à la fois

Après 15 jours de répétition, Georges Gagneré présentait samedi une première étape de création du spectacle qu'il prépare pour mai prochain à La Filature : « Espaces indicibles ».

« Je vous demanderai de faire un peu les cobayes. On est à 15 jours de répétition *ex nihilo* [...] Tout est posé comme des hypothèses. Offrir au spectateur quelque chose en cours, pour moi, ça fait partie entière du processus », dit Georges Ga-

gneré, cofondateur de la Compagnie « Incidents mémorables ».

Dans la salle modulable de La Filature, samedi, le metteur en scène et concepteur de dispositifs vidéo en temps réel avait convié le public à plonger au cœur du processus de création : il présentait une première esquisse de trois moments qui devraient figurer dans son prochain spectacle, *Espaces indicibles*, programmé à La Filature au printemps.

L'aventure vient donc de démarrer. Georges Gagneré s'est installé à La Filature — avec qui il travaille depuis 2003 - pour

trois premières semaines de travail autour de ce nouvel opus, avec ses partenaires : un auteur, Franck Laroze ; un chorégraphe, Jean-Marc Matos ; la danseuse espagnole Mercé de Rande ; le comédien Christophe Caustier ; l'équipe chargée de créer l'environnement sonore et vidéo.

Le spectacle, monté à partir de textes de différents auteurs, tournera autour de ce thème central : l'espace. Le premier moment présenté à la cinquantaine de spectateurs présents samedi entre très directement en matière. Entre lecture et danse, Christophe Caustier et Mercé de Rande donnent voix et corps à un texte de Georges Perec, extrait d'*Espèces d'espaces*. « *Ma question, c'est le rapport entre l'expression corporelle et le langage* », explique Georges Gagneré.

L'homme, un animal ?

Deuxième moment. Autour d'un texte de Philippe Boissard, *Atome-Z*. Se pose notamment cette question : « *L'homme serait-il un animal comme les autres ?* ». Mercé de Rande se coule dans la peau de plusieurs animaux. Des câbles, des fils défilent à l'écran. Vertige. Le metteur en scène décrypte. C'est l'univers des réseaux mondiaux, Internet, l'information mondialisée, la planète interconnectée, qu'il interroge. « *On rentre dans une logique*

de conscience planétaire. Intimement, qu'est-ce que ça veut dire ? ».

Troisième et dernier moment. *Le Panoptique* de Jeremy Bentham comme base textuelle. L'une des caméras se retourne sur le public, où Mercé de Rande a pris place et fait des siennes. Autres thèmes à l'œuvre : volonté de contrôle absolu, télésurveillance inquisitrice, une trublionne qui résiste à Big Brother...

Techniquement, les couacs rappellent qu'on en est aux premières heures de l'enfantement du spectacle. « *Christophe, sors du fauteuil et cale-toi dans l'image (rires dans la salle)* »... Georges Gagneré et son équipe ajustent.

Fin de l'esquisse. L'échange se poursuit. « *Ce bruit insupportable, vous avez fait exprès ?* », demande par exemple une spectatrice. « *Oui. Tout dans cette troisième partie doit être insupportable* », sourit le metteur en scène. On quitte la salle la tête pleine de questions. Celle-ci en tête : à quoi ressemblera le spectacle final ? Réponse les 11 et 12 mai à La Filature.

François Fuchs

■ **Y ALLER** Une nouvelle présentation de cette première étape de création est prévue ce samedi 7 octobre à 15 h. Elle est destinée en premier lieu aux professionnels mais les personnes intéressées peuvent s'y joindre, indique Georges Gagneré.



Mercé de Rande et Christophe Caustier.

Photo Jean-Paul Domb

MU08



Toutes les célébrités

Portraits et interviews

Actualité célébrités

Top des célébrités

Les Palmarès

Les anniversaires

Nouvelles célébrités

Galleries Photos

In Memoriam

Messages célébrités

Cadeaux d'artistes

RECHERCHE

sur Evéne

sur le web avec



ESPACE MEMBRE

➤ Membre gratuitement ? ➤ La lettre Evéne ➤ Mot de passe ?

CÉLÈBRE AND CO

> vendredi 15 décembre

15.000 auteurs, artistes et célébrités incontournables...



FRANCK LAROZE

Dramaturge, metteur en scène, acteur et écrivain français

Né à Paris le 03 janvier 1966

➤ En savoir plus sur FRANCK LAROZE avec Yahoo Search

➤ Faites découvrir FRANCK LAROZE à un ami

«La scène est un crâne à ciel ouvert baignant dans le formol des lumières»

Franck Laroze

LA BIOGRAPHIE DE FRANCK LAROZE

Artiste engagé utilisant toutes les formes d'art moderne possibles pour faire passer ses idées politiques, Franck Laroze est une sorte de génie novateur. Cela est-il dû à son parcours éclectique ? Etudes de philologie, école de d'application d'artillerie puis officier de réserve en Allemagne, il décide de publier ses premiers textes dans la revue 'Poésie 90'. A partir de ces années-là, Franck Laroze décide de se consacrer à l'écriture et travaille dans l'édition. En 1998, le voilà parti en guerre contre la peine de mort par injection létale aux Etats-Unis avec le recueil 'Huntsville, la honte du monde' et 'L'Ordre du monde'. Adaptés au théâtre, ses textes engagés, le font connaître en tant que 'poète politique'. Innovant avec de nouvelles formes théâtrales, notamment le théâtre multimédia en temps réel, Franck Laroze en assure la formation à Strasbourg. En 2000, il va encore plus loin avec la manifestation 'Elektropoetik' où il pratique la poésie électronique pour ensuite fonder la revue Evidenz qui propose de nouvelles textualités. Mettant cette forme littéraire au rang de performance artistique dans un spectacle de poésie numérique 'Poetik, politik Konzept' dans lequel il évoque la politique nationale et internationale. Multipliant les spectacles vivants comme 'Oz broyer du rose', 'Je(me) suis parlé' et lectures poétiques: 'Des unis vers', 'Les cosmologiques', Franck Laroze n'abandonne pas la forme traditionnelle pour autant, publiant toujours ses textes dans diverses revues : 'Préservation, le Vide et la Rose', 'Le Conte effervescent et la fillette'. Sur le mode ludique et inventif, Franck Laroze continue de faire passer ses idées sur le monde qui nous entoure.

LES ANECDOTES SUR FRANCK LAROZE

> **Fonctions**

Franck Laroze a été boursier du Ministère de la Culture et de la Communication en 2000, boursier du Centre national du Livre en 2004.

> **Persona non grata**

Les textes de Franck Laroze sur la peine de mort lui valent d'être déclaré persona non grata par la police américaine.

> **Plume journalistique**

Franck Laroze écrit souvent pour plusieurs journaux et revues dont Libération, Poésie 2005 et intervient souvent dans des colloques.

A la Une sur Evéne



Liens Utiles

- ➔ **Offrez des fleurs !** »
Livraison fleurs
- ➔ **Besoin d'argent ?** »
Financement Rachat credit
- ➔ **Assurances** »
Assurances Assurance auto
- ➔ **Investir ?** »
Assurance vie Defiscalisation
- ➔ **Partir en week-end ?** »
Location Voiture Hotel Rome
- ➔ **Vacances pas chères ?** »
Sejour Guadeloupe Voyage Egypte
- ➔ **Numérique** »
Cartouche encre imprimante
- ➔ **Se former** »
Soutien scolaire Cours particulier

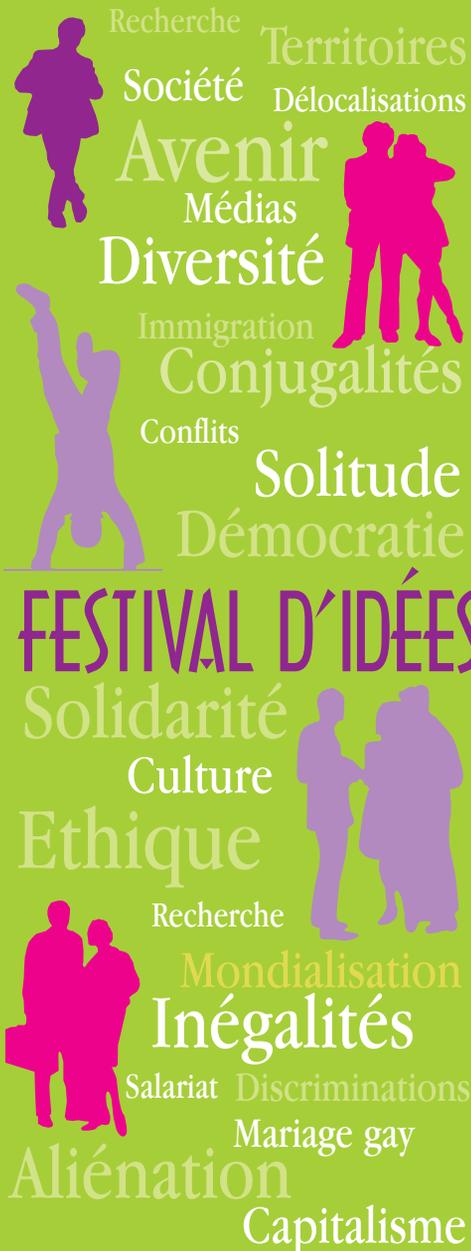
Tous les liens utiles»



Vous souhaitez réserver votre place
pour une des tables rondes ?
Faîte-le sur :
www.mc2grenoble.fr

Pour plus d'informations : www.repid.org
Contact : MC2: 4 rue Paul Claudel 38000 Grenoble Tél. 04 76 00 79
Site web : www.mc2grenoble.fr

Recherche Territoires
Société Délocalisations
Avenir Médias
Diversité
Immigration Conjugalités
Conflits Solitude
Démocratie
FESTIVAL D'IDÉES
Solidarité
Culture
Ethique
Recherche
Mondialisation
Inégalités
Saliariat Discriminations
Mariage gay
Aliénation
Capitalisme



LA NOUVELLE CRITIQUE SOCIALE

200 chercheurs et associatifs
20 tables rondes

MC2 :

12,13,14 MAI
2006



Rhône-Alpes Région

VILLE DE GRENOBLE Grenoble

Le Monde



Alternatives Economiques

ESPRIT

LA REPUBLIQUE DES IDEES
Agence nouvelle des
solidarités ACTIVES

LA NOUVELLE CRITIQUE SOCIALE



La société française va mal. L'urgence des problèmes qu'elle rencontre en matière de chômage, d'insécurité sociale, d'exclusion ou de ségrégation urbaine, se heurte à la faiblesse des analyses et à la pauvreté du langage pour la décrire et la remettre en mouvement. De fait, elle peine à se comprendre elle-même et vit sous l'empire des clichés et des slogans. D'où un sentiment d'impuissance à changer les choses, et de désenchantement politique. D'où encore une difficulté préoccupante à affronter les enjeux du futur.

Pour sortir de cette impasse, un double effort de connaissance et d'expériences s'impose. C'est l'objectif que pourrait se donner une nouvelle critique sociale déployée simultanément dans trois directions : l'analyse des tensions qui caractérisent le capitalisme contemporain, l'examen des mutations de la démocratie et la compréhension des révolutions culturelles en cours.

Face aux discours de résignation, il est temps de rendre compte de ce qui se fait de neuf, de confronter des expériences de terrain et de faire émerger des propositions.

Cette grande manifestation de débat et de projet se propose de rassembler à la fois les chercheurs, qui renouvellent la connaissance de la société, et les acteurs, qui renouvellent les pratiques.

Nous leur donnons rendez-vous les 12, 13 et 14 mai 2006 à la MC2: maison de la culture de Grenoble.

Parmi les intervenants français et étrangers, seront présents: Fadela Amara, Suzanne Berger, Daniel Bougnoux, Robert Castel, Daniel Cohen, Jean-Marie Colombani, Gérard Courtois, François Dubet, Alain Ehrenberg, Jean-Paul Fitoussi, Suzanne George, Pascal Lamy, Marc Lazar, Nicole Maestracci, Eric Maurin, Jean-Louis Missika, Olivier Mongin, Toni Negri, Denis Olivennes, Didier Pasquini, Serge Pauzang, Jean Peyrelevade, Thomas Piketty, Emmanuel Todd, Yannick Vallée, Patrick Viveret, Patrick Weil.

Conduite à l'initiative de la "République des idées" (Pierre Rosanvallon) et de "l'Agence nouvelle des Solidarités Actives" (Martin Hirsch), cette manifestation est organisée avec le Conseil régional Rhône-Alpes, la Ville de Grenoble et l'Institut d'Etudes Politiques de Grenoble. Elle fait l'objet d'un partenariat privilégié avec le journal Le Monde, la radio France Culture et la librairie Le Square.



PROGRAMME DU FORUM

VENDREDI 12 MAI 2006

- ▶ **14h** : ouverture au public
- ▶ **15h - 16h30** : Plénière : La crise de la société française
- ▶ **16h45 - 19h** : Tables rondes

Table ronde 1 : L'école des chances et la lutte contre les discriminations

Table ronde 2 : Les nouvelles inégalités

Table ronde 3 : Solitude et désaffiliation

Table ronde 4 : La France et ses territoires

SAMEDI 13 MAI 2006

▶ **9h30 - 10h45** : Plénière: La panne de la démocratie française

▶ **11h - 13h** : Tables rondes

Table ronde 5 : Conflits sociaux d'aujourd'hui et demain

Table ronde 6 : Sortir de l'impuissance publique

Table ronde 7 : Les quartiers en relégation

Table ronde 8 : Conjugalité, parentalité, mariage gay : état des lieux

Table ronde 9 : La France des 16-25 ans

▶ **15h - 16h45**: Plénière: Les tensions de l'individu

▶ **17h - 19h** : Tables rondes

Table ronde 10 : L'avenir de l'immigration

Table ronde 11 : Mondialisation, délocalisation, désindustrialisation

Table ronde 12 : Solidarités au XXI^{ème} siècle

Table ronde 13 : Egalités femmes-hommes

Table ronde 14 : Diversité et gratuité dans la culture

▶ **20h** : Ateliers culturels



DIMANCHE 14 MAI 2006

▶ **9h30 - 11h30** : Tables rondes

Table ronde 15 : Nouvelles frontières de l'éthique

Table ronde 16 : Nouveaux médias et démocratie

Table ronde 17 : Le nouvel âge du salariat: autonomies, aliénations, sécurités

Table ronde 18 : Comment vraiment sauver la recherche ?

Table ronde 19 : La France de la diversité

▶ **12h** : Plénière: L'Etat du capitalisme

▶ **14h** : Conclusion des travaux.

SOIREE CULTURELLE

19h30 - Présentation des ateliers culturels

Animé par Frédéric Martel et Michel Orier, avec Emmanuel Bérard (coordinateur des ateliers culturels), Bernadette Laclais (vice-présidente du conseil régional Rhône-Alpes en charge de la culture) et les animateurs des ateliers culturels.

20h30-22h30 – Ateliers culturels Atelier cinéma

La discussion tournera autour du thème : quel cinéma politique ? Vieille question, dont il s'agira cependant d'entendre l'actualité en donnant toute sa force à chacun de ses termes : une politique du cinéma, un cinéma qui ne renonce ni à sa vocation populaire, ni à sa dimension d'art, ni à l'ambition de frayer des voies vers demain. En somme : quel cinéma pour le présent ? Pour lancer et ancrer les échanges, deux films seront montrés en ouverture de cet atelier : le court-métrage Allemagne en automne de Rainer-Werner Fassbinder et le moyen métrage Ce vieux rêve qui bouge, d'Alain Guiraudie.

Animé par Emmanuel Burdeau, rédacteur en chef des Cahiers du cinéma

Alain Guiraudie, cinéaste, réalisateur de *Ce Vieux rêve qui bouge*, *Pas de repos pour les braves* et *Voici venu le temps*
Cyril Neyrat, rédacteur aux Cahiers du cinéma et à *Vertigo*

Atelier littératures

Quatre écrivains sont invités pour parler de leurs œuvres et du rapport étroit qu'ils tentent d'instaurer avec le réel. Autant de thèmes qui font littérature que ce soit à travers des rapports de classes sociales, des questions de genre ou d'une réflexion sur l'économie et les pratiques culturelles.

Animé par Sylvain Bourmeau, rédacteur en chef des *Inrockuptibles*

Bernard Comment, écrivain, auteur de *Un poisson dans l'eau* et *Le Colloque des bustes*

Aurélie Filippetti, romancière, auteur de *Un homme dans sa poche* et *Les derniers jours de la classe ouvrière*

Joy Sorman, auteur de *Boys boys boys*

Philippe Vasset, écrivain, auteur de *Bandes alternées*, *Carte muette* et *Exemplaire de démonstration*

Atelier arts de la scène

Animé par Bruno Tackels, revue *Mouvement*, producteur à *France Culture*

Après 60 ans d'existence, la culture produite, administrée et pensée comme "service public" se trouve dans une crise profonde. 60 ans d'un parcours édifiant qui a remis les formes d'art au service d'un projet social : l'art comme levier d'une transformation de la société. On a fini par faire exister les formes d'art au nom de ce projet civilisateur, qui en est venu à les légitimer complètement. Comme si l'art pouvait sauver, là où la société fait croître le désert... La remise en jeu de ces questions est devenue

SOIREE CULTURELLE

urgente : inventer une nouvelle feuille de route, de nouveaux contrats entre les artistes et les citoyens, aider les premiers à aider les seconds, mais autrement et mieux. Ces questions appellent un aggiornamento. Cet atelier propose d'en esquisser quelques contours.

Emmanuel Demarcy-Motta, metteur en scène, directeur du CDN de Reims

Chantal Morel, metteur en scène, anime "le petit 38", à Grenoble

Emmanuel Ethis, sociologue

Thierry Roisin, metteur en scène

François Bon, écrivain

Christian Schiaretti, metteur en scène, directeur du TNP à Villeurbanne

Franck Laroze, écrivain et metteur en scène

Atelier arts visuels

Animé par Jade Lindgaard, *Les Inrockuptibles*

Dans une société où l'incertitude devient une forme centrale d'organisation, nous réunissons des praticiens qui placent l'incertitude, la transversalité des approches, les formes ouvertes, disséminées ou inscrites en réseau. Nous débattons de formes interdisciplinaires, élargies à d'autres champs de recherches. Qu'il s'agisse d'œuvres inscrites dans des pratiques locales ordinaires ou qu'elles résistent à la mutation globale. (Ce débat sera introduit par la présentation, sous une forme originale, d'une création récente de chaque invité).

Stefano Boeri, artiste, responsable du collectif italien Multiplicity

Philippe Mouillon, artiste,

responsable du Laboratoire, Grenoble
Thomas Hirschhorn, plasticien, auteur du projet "le musée précaire" à Albinet, à Aubervilliers

Yvane Chapuis, critique d'art et commissaire d'exposition, a dirigé, au sein des Laboratoires d'Aubervilliers le projet initié par l'artiste Thomas Hirschhorn "Le musée précaire Albinet".

Pendant toute la durée de la soirée culturelle, des dj's se produiront au café de la MC2 qui restera ouvert. Ce qui constituera, en somme, un cinquième atelier culturel "live" sur les musiques urbaines.

Ressources

Cinéma

Serge Daney, *La Maison cinéma et le monde*, 4 tomes, 2001-2003

Jacques Rancière, *La Fable cinématographique*, 2001

Arts visuels

Thomas Hirschhorn, Musée Précaire Albinet - Quartier du Landy, Aubervilliers, 2004

Stéphano Boeri, *Uncertain States of Europe*, 2003

Philippe Mouillon, *Local contemporain*, 2005

Théâtre

Frédéric Martel, *Theater, Sur le déclin du théâtre en Amérique et comment il peut résister en France*, 2006

Bruno Tackels, *Le Cas Avignon*, 2005

www.mouvement.net

www.laboratoire.net

www.multiplicity.it

www.lesinrocks.com

www.cahiersducinema.com

www.mouvement.net



ACCUEIL

> Univers
SPECTACLES **Tout arrive !**par **Arnaud Laporte**
du lundi au vendredi de 12h à 12h30 et
de 12h50 à 13h30

@ contact

présentation

aujourd'hui

agenda

à venir

archives

émission du lundi 6 mars 2006

Spéciale téléchargement

1ère partie

2ème partie

Comme les Matins il y a quelques heures, comme Travaux publics ce soir, **Tout arrive !** se met au diapason de l'un des débats les plus vifs du moment, celui sur le téléchargement en ligne, de films, de musique ou de partitions.

Et, à la veille d'un réexamen important à l'Assemblée Nationale, nous avons choisi de donner ici la parole à des artistes : où commence, où s'arrête la copie privée ?

Comment protège-t-on les oeuvres ?

Invités

Bruno Anatrella. Il est juriste, il travaille au cabinet d'Emmanuel Pierrat.

Claude Poletti. Il est chef d'orchestre, PDG de Codasystem et de Net4Music.

Franck Laroze. Il est poète, dramaturge et performer.

Jean-Paul Salomé. Il est réalisateur.

Jean Cazès. Il est producteur, vice-président de la Chambre Syndicale des Producteurs de Films.

Ann Ballester. Elle est pianiste, elle préside l'Union des musiciens de jazz.

Tony Bonfils. Il est contrebassiste, membre de l'Union des musiciens de jazz.

Nicolas Kantorowicz. Il est Dj, membre de Sporto Kantès.

La chronique

La chronique de Jean-Louis Ezine

Ecoutez

des livres à découvrir

Emmanuel Pierrat
La guerre des copyrights
Fayard - 25 janvier 2006

Une guerre inédite s'intensifie depuis quelques années sur le front de la propriété intellectuelle. Car chacun sent bien, l'auteur-compositeur comme les Majors de la musique, le petit artisan de l'atelier de couture aussi bien que les industriels du luxe, que si ces droits ne sont pas respectés, c'est à terme à la fin de la création et à la mort de la recherche que nous assisterons.

Mais cette course à la protection, cette lutte contre la piraterie ne sont pas sans conséquence sur la culture, l'économie, la science, la santé, l'agriculture. D'où le clivage qui s'affirme, chaque jour davantage, entre le droit du consommateur/internaute et celui du créateur. Opposition entre droit à l'information et droit de l'information, droit à la culture et droit de la culture. D'où aussi cette contradiction exacerbée entre pays du Nord et du Sud pour l'accès aux nouvelles semences, aux vaccins, aux traitements médicaux, aux publications savantes.

Or, rien n'est tout noir ou tout blanc au nouveau royaume du copyright. Ainsi l'artiste qui s'indigne du pouvoir des marques est le premier à recourir aux mêmes instruments pour défendre ses oeuvres. Et l'entreprise qu'il fustige



se plaint elle-même des redevances qu'elle doit payer pour l'usage de ses photocopieuses, la musique d'attente ou la revue de presse internet.

En une quinzaine de chapitres, Emmanuel Pierrat dresse ici un tableau des nouveaux enjeux dont la propriété intellectuelle se fait tour à tour l'instrument ou le révélateur. Le tout chiffres à l'appui, mais avec le talent du conteur d'anecdotes et l'expérience du professionnel qui, sur ce terrain, aura approché ou conseillé des intérêts parfois des plus divergents sur plusieurs continents...

- Présentation de l'éditeur -

les liens à parcourir



> Sacem

Site de la Société des Auteurs Compositeurs et Editeurs de Musique: pour en savoir plus sur l'actualité, sur les missions de la sacem, sur les aides à la création... Très mobilisée contre la licence globale en matière de téléchargement, la Sacem vous invite sur son site à signer une pétition pour "sauver le droit d'auteur".



> Union des musiciens de jazz

Une association créée en 1992 avec l'objectif de de défendre et améliorer les conditions de création, diffusion et production du jazz. Elle met notamment des studios à disposition. Echanges, dialogues (notamment sur le peer-to-peer), sur les pages orangées de ce site très clair.

> Pour une solution équitable

Sur le site de l'avocat Antoine Gitton se trouve désormais hébergé le rapport de Franck Laroze sur le droit d'auteur dans la tourmente du téléchargement.

> Codasystem

La société dirigée par Claude Poletti permettant de protéger les contenus échangés sur le net.

> Cyberlex

Depuis dix ans environ, cette association regroupant de très nombreux avocats tente de "comprendre, apprivoiser, maîtriser les aspects juridiques du multimédia, de l'internet et des services en ligne".

Outre la liste des membres, vous trouverez ici de très nombreuses contributions en ligne sur toutes les questions de droit d'auteur et de peer-to-peer.

> Dossier musique en ligne

Sur le site Journal du Net, un dossier très complet sur la musique en ligne, le téléchargement, le droit d'auteur. Très nombreux témoignages, chats, interviews avec quelques-uns des acteurs majeurs du secteur.



> Les Téléchargements.com

Créé à l'initiative du Ministère de la Culture, c'est le site de la réconciliation sur l'épineuse question du téléchargement.

Il propose des échanges, des points de vue (de très nombreux chanteurs), des points juridiques, et même des titres offerts gracieusement.

Citoyenneté

par **Franck Laroze**

mardi 7 mars 2006

2 réaction(s)

[Ecouter MP3](#) ([Readspeaker](#)) Envoyer l'article Imprimer Ecrire un commentaire Articles de cet auteur

Droits d'auteur à l'ère numérique : la "solution équitable"

La question du droit d'auteur à l'ère numérique recouvre un véritable enjeu de civilisation qui se pose en termes de droit de l'environnement intellectuel: il s'agit, dans cet environnement, de renouveler le contrat social qui fonde la relation public / créateurs, afin d'assurer son passage sur l'Internet.

Or, les différentes prises de position n'ont, jusqu'à présent, reflété que des intérêts catégoriels, et se sont enlisées dans un affrontement bipolaire: mesures techniques de protection/licence «globale» ou «légale». Le débat a été confisqué par des lobbies, se posant en héros d'un «droit d'auteur» qu'ils dévoient pour la défense de leurs monopoles, au mépris de l'intérêt général.

Aux dispositions malthusiennes proposées par le gouvernement, une mini-coalition parlementaire a opposé la «licence globale». Mais s'est-on pour autant attaché à définir le tissu social entre les publics et les créateurs? L'a-t-on placé en perspective, au regard de la quasi-citoyenneté qui prévaut sur l'Internet? Qui s'est vraiment demandé *en quoi* et *comment* l'évolution technologique obligeait nos sociétés à reconsidérer les fondements du droit d'auteur, et comment préserver la circulation des œuvres à l'ère du «clonage numérique»?

Si elle devait perdurer, l'actuelle logique d'affrontement ne profiterait qu'à quelques entreprises en situation dominante, qui n'ont aucun intérêt à s'adapter à l'ère numérique. Poursuivant leur stratégie de concentration, elles s'allieraient aux fabricants de matériels et de logiciels, dans l'hypothèse où les DRM prévaudraient (souvenons-nous de l'initiative SDMI - Secure Digital Management Initiative - de la RIAA), ou se rapprocheraient des fournisseurs d'accès Internet, étrangement silencieux mais «attentifs», dans l'hypothèse où la licence légale serait retenue (souvenons-nous de Vivendi Universal). Dans les deux cas, ce serait la fin de la diversité culturelle.

Concrètement, aucune de ces solutions n'est viable, et elles sont toutes deux nuisibles au contrat social qui fonde depuis le XIVe siècle l'économie du droit d'auteur.

Les DRM installent une «police privée» sur chaque ordinateur. Ils sont foncièrement attentatoires à la liberté individuelle et à la sûreté des mêmes individus. Sous l'angle du produit, le consommateur bénéficie du droit de disposer d'un matériel conforme et exempt de vices. Or les DRM empêchent la lecture des fichiers sur certains appareils que l'utilisateur est libre d'acheter.

Franck Laroze
(Argenteuil)

Dramaturge, poète & performeur, essayiste & critique, et producteur de spectacles vivants & numériques. Son travail textuel interdisciplinaire croise les enjeux biopolitiques contemporains et (...)

- Droits d'auteur à l'ère numérique : la "solution équitable"

Aux dispositions malthusiennes proposées par le (...)

par **Franck Laroze**

Musique

- Droits d'auteur à l'ère numérique : la "solution équitable"

Aux dispositions malthusiennes proposées par le (...)

par **Franck Laroze**

- Nouvelle star 2006 : c'est parti...

Ayé ! M6 a démarré la 4e saison de la Nouvelle star... Alors (...)

par **Eric Boisson**

- DADVSI, peer-to-peer et création de valeur

Une chose est sûre, nous avons déjà bénéficié du développement (...)

par **Philippe Astor****RSS**

- Le "Rapport Secret du Pentagone sur le Changement Climatique"

Au début de cette année est paru sous format papier aux (...)

par **Chem ASSAYAG**

- Agriculteur, une profession en pleine mutation

Il y a 15 ans, la France comptait 1 millions (...)

par **Henry Moreigne**

- L'intégrité du vote électronique au coeur d'une élection californienne

Bowen (voir son blogue) a présidé, le 8 février dernier, une (...)

par **Michel Monette**

- Al-Jazira : la tentation populiste et démagogue

Tout ou presque a été dit, avec souvent un enthousiasme (...)

par **amazigh**

Ils compromettent absolument l'exercice des exceptions et limitations prévues par la directive, notamment l'exception de copie privée.

Quant à la licence globale, elle est doublement injuste. D'une part, elle fait porter l'effort financier sur les internautes, et non sur les fournisseurs d'accès qui se servent implicitement de la possibilité de télécharger pour augmenter le nombre de leurs abonnements. D'autre part, la surtaxe envisagée ne suffirait pas à rémunérer correctement et équitablement les auteurs. A très court terme, elle signerait aussi la mort des producteurs indépendants.

Il ne s'agit donc plus de s'inscrire dans une logique de flux ou dans une logique des œuvres, mais dans une logique de structuration du flux des œuvres, conformément au lien social qui prévaut en droit d'auteur, y compris sur le Net. Ce qui incite donc à privilégier d'abord les intérêts des auteurs et des publics, plutôt que ceux d'industries devant s'adapter à la nouvelle ère concurrentielle. A cet effet, le dispositif que nous proposons avec Maître Antoine Gitton (1) tient en quelques points:

- Replacer le droit d'auteur sa perspective sociale et publique, dans une sphère d'échanges créateurs / publics. Le Code de la propriété intellectuelle serait adapté, afin de permettre aux auteurs de gérer eux-mêmes et directement l'exploitation numérique de leurs œuvres. Les contrats de cession et les mandats de gestion qu'ils confieraient pour l'exploitation de leurs droits sous des modes numériques ne pourraient excéder une certaine durée renouvelable (entre cinq et dix ans).

- Création d'un Registre national des œuvres de l'esprit et des enregistrements (RNO), gérée par une société de gestion collective ou par un établissement public de type CNC: les créateurs et leurs ayants droit procéderaient en ligne à l'enregistrement de leurs œuvres, en stipulant les conditions qu'ils souhaitent. Ceux qui veulent interdire l'accès à leurs œuvres le publieraient via ce RNO. Les éditeurs de logiciels P2P devraient prévoir une redirection obligatoire vers le RNO, afin que les échanges contrevenant aux stipulations publiées sur ce RNO soient bloqués. Le défaut d'interdiction présumerait la liberté d'échange, qui pourrait alors donner lieu à une compensation équitable.

- Cette société (ou cet établissement) mettrait en place un mécanisme de déclaration numérique et de paiement sécurisé, pour assurer la rétribution immédiate des ayants droit. L'organisme en charge du RNO mettrait en œuvre, avec les sites hébergeurs de logiciels P2P, des MTP visant à identifier les œuvres et à filtrer, en les bloquant, celles toujours protégées qui seraient mises illégalement en ligne.

- L'exploitation en ligne des œuvres libres de droit donnerait lieu à une redevance de soutien à la création (RSC), destinée à soutenir la production indépendante et les artistes interprètes. Cette RSC pourrait être assise sur les recettes d'exploitation des fournisseurs d'accès à Internet (FAI). Le taux en serait déterminé par une négociation collective.

Ce dispositif implique et responsabilise tous les acteurs concernés: auteurs, interprètes, producteurs, éditeurs, diffuseurs, fournisseurs d'accès et internautes. Il oblige aussi les industriels à proposer enfin des offres légales vraiment attractives. Enfin, il redonne aux auteurs le contrôle de l'exploitation de leurs œuvres sur Internet.

P2P

- DADVSI : 10 000 signataires contre la licence globale

Les pro-licence globale avaient convaincu près de 14 000 (...)

par [Guillaume Champeau](#)

- Le problème P2P n'existe pas

Les artistes qui se répandent dans les podcasts (...)

par [Pierre Jean Duvivier](#)

- LesTelechargements.com : un faux débat qui fait peur

Une soirée de lancement sans illusion Dès 18 h, les invités (...)

par [Nicolas Esposito](#)

DADVSI

- DADVSI : les vrais enjeux ne sont pas où on le croit

Le coeur du projet DADSI a pour objectif de pénaliser le (...)

par [Pierre Jean Duvivier](#)

- DADVSI : le fiasco du site "lestelechargements.com" ?

Le 22 février, le ministère de la Culture et de la (...)

par [Jean-Pierre Deslandes](#)

- 180 000 euros contre le piratage ?

Cette somme a été en effet allouée par le ministère de la (...)

par [Richard Collier](#)

- L'esprit d'Équipe

Depuis son coming out médiatique, Eydelie est fui par ses (...)

par [Jean-François Diana](#)

- Disparition du duelliste spielbergien

Votre article fait peut-être plus l'apologie

par [Thucydide](#)

- Droits d'auteur à l'ère numérique : la "solution équitable"

C'est intéressant, mais une liste (...)

par [meta-babar](#)

- PSG - OM : le sommet du ridicule ?

La bêtise des supporters nécessitent des réponses (...)

par [Ludovic Charpentier](#)

- La civilisation de la contagion

Il existe une classe de moutons auxquels on a (...)

par [CC](#)

- Meurtre d'Ilan : du racisme primaire au crime contre la beauté

'Quant à mon prétendu racisme anti-musulman, je

par [comprend pas](#)

- Chronique d'une haine ordinaire

merci de votre article et vive la libre (...)

par [J C Trastour](#)

- Y a-t-il un citoyen dans la voiture ?

Qui remonte les files? Qui veut absolument (...)

par [invité](#)

Cette «solution équitable» nous semble donc profondément républicaine. Après l'avoir imaginée, sollicités par le Parti socialiste, nous avons finalement décidé, confrontés à l'incohérence de son fonctionnement interne, de lui en retirer les droits d'exploitation pour l'offrir à l'espace public où chacun, de bonne foi, pourra s'en saisir.

L'ensemble de ces éléments de réflexion est maintenant consultable par tous (2): au peuple et à la représentation nationale de s'en saisir, d'en débattre, et d'adopter des mesures qui soient dignes de l'histoire de la France en matière de droits d'auteur. Quand il s'agit d'un domaine aussi sensible que la circulation des œuvres, il ne sera jamais trop tard pour bien faire. Encore faut-il le vouloir...

(1) Antoine GITTON est avocat à la Cour et enseigne le droit d'auteur à Paris-X. Il a créé l'association Mens publica en 2005 pour développer «l'axe créateur - public».

Franck Laroze vient, quant à lui, de quitter officiellement le PS.

(2) Rapport et amendements en ligne sur <http://www.gitton.net/>

URL TRACKBACK : http://www.agoravox.fr/tb-receive.php3?id_article=7618

DEVENIR RÉDACTEUR

S'INSCRIRE

par Franck Laroze

mardi 7 mars 2006

2 réaction(s)

[Ecouter MP3](#) ([Readspeaker](#))

-  Envoyer l'article
-  Imprimer
-  Ecrire un commentaire
-  Articles de cet auteur

DERNIERS COMMENTAIRES

AFFICHER TOUS LES COMMENTAIRES

- **Contrat première embauche :
bouc émissaire des universités**

a fred,je n'ai pas dit que
j'étais (...)

par chaki

- **Droits d'auteur à l'ère
numérique : la "solution
équitable"**

Bonjour Franck, Votre proposition
est la (...)

par demian west

- **Merci, M. Pasteur**

Article de propagande en faveur
de la (...)

par chalov

**LIEUX,
 HORAIRES
 ET TARIFS:**

Colloque et débat public:
 Vendredi 25 novembre
 de 9H00 à 18H00
 Salle de Conférence de la
 Maison du Département
 rue Guillemette
 30000 Nîmes
 Tél: 04 66 76 76 76
Entrée libre

**Spectacles
 et performances:**

vendredi 25 et samedi 26
 novembre à 20H30:
 Théâtre du Quatenaire
 12 rue de l'Ancien Velodrome
 30000 Nîmes
 Tél : 04 66 38 09 31

**Plein tarif : 10 €
 Tarif réduit : 8 €**

RESERVATION:
 Tél : 04 66 84 20 52

CONTACTS:

armatuure
 arts-concepts
 concepteur artistique et événementiel

Domaine de Cheylon
 1828 chemin du
 Mas de Cheylon
 30900 Nîmes
 Tél/Fax: 04 66 84 20 52

www.armature-arts-concepts.com
 Directeur artistique
 et concepteur:
 Rafaël DJAIM-VIDAL
 contact@armature-arts-concepts.com

**vendredi 25 novembre // 9H00 – 18H30 # La Maison du département
 # Colloque //**

« La révolution de l'art numérique dans les Arts »

A travers l'exploration et l'expérimentation des apports des nouvelles technologies numériques dans les créations d'arts vivants, des artistes, des chercheurs, des professionnels des arts numériques, exposeront et discuteront de leurs points de vue, de leurs travaux, de leurs créations, de leurs réflexions.

Franck BAUCHARD - ministère de la Culture- Essai « Création théâtrale et techniques numériques »

Florent AZIOSMANOFF – directeur artistique du CUBE (Issy les Moulineaux)

Nicolas CLAUSS – artiste numérique

Armando MENICACCI – directeur d'Anomos – Média danse Paris

Franck LAROZE – poète, performer, dramaturge, essayiste.

Pierre BONGIOVANNI – expert auprès du Conseil de l'Europe, ex-directeur du CICV
 Pierre SCHAEFFER.

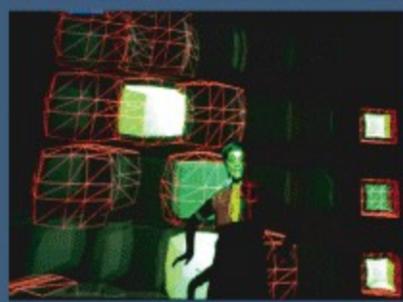
**vendredi 25 novembre // 20H30 # Théâtre du Quatenaire
 # Spectacle concert interactif // 50 minutes**

« X Tensio »

Konic Thtr ; Alain Bauman & Rosa Sanchez (Barcelone – Espagne)



X-tensio est une pièce électronique et interactive dans laquelle interviennent deux danseuses sur corde, un performer et un musicien qui composent en direct des environnements évocateurs d'images et de sons. X-Tensio propose aux acteurs-danseurs un environnement d'images vidéographiques, d'éléments scénographiques et d'objets en 3D. Le spectateur baigne dans un contenu thématique composé de documents audiovisuels enregistrés in situ en divers points du monde par les membres du collectif Konic Thtr, images qui font référence à des préoccupations sociales et d'actualité.



**samedi 26 novembre // 20H30 // 2 Spectacles # Théâtre du Quatenaire
 # Théâtre danse expérimental // 25 minutes**

« Pas du tout »

Collectif LUDIK (75 – Paris) Stéphane Perraud



L'aphasie amoureuse comme point de départ d'un étonnant spectacle à la frontière des nouveaux médias, de la danse et du théâtre. « Dans l'appartement d'un couple, l'électroménager n'est pas comme chez tout le monde : la machine à laver démêle les fils de l'esprit, le frigo est aussi un vélo qui parle, la télé une lampe bronzante et les assiettes des moulins à parole. Prisonnier de son quotidien, ce couple a du mal à communiquer. « Et si c'était possible de communiquer avec son corps ? Et si, à quel geste correspondrait quel mot ? C'est la piste qu'explore « Pas du tout » en utilisant

la technologie multimédia pour créer avec humour ce nouveau langage « prononcé » par un couple qui ne trouve pas les mots juste pour se dire « je t'aime ». Ils finiront par parler littéralement avec leur corps, en inventant à leur tour une expression chorégraphique tout à fait insolite. » Entre le SLAM (poésie improvisée) et l'onomatopée, ce couple original communique avec un gestuel à la Tati et des mouvements syncopés provoqués par la pose de capteurs sur le corps.

interprètes: Flora Sans et Salvatore Stara

Performance théâtre sonore et visuel // 35 minutes

« Nijinski »

Compagnie U/nouvelle structure (34 – Montpellier)



Vaslav Formitch Nijinski. Kiev 1890 – Londres 1950 Danseur et chorégraphe russe d'origine polonaise, le plus illustre danseur de son temps, étoile des ballets russes de Diaghilev, pour lesquels il créa « l'après-midi d'un faune » (1912), « jeux » et « le sacre du printemps » (1913). Il sombra dans la folie après 1917. Il y a chez Vaslav Nijinski une démence lucide, une force du regard désespéré et épuisé, parce que celui qui ne joue pas devient fou. Matthias Beyler propose un solo faisant figure d'homme orchestre aux multiples expressions. Travail sur le son : appropriation – restitution – obsessions sonores. Travail sur l'image : témoins de l'univers de Nijinsky Travail sur le corps : le mouvement – la présence. Performance théâtre où les éléments scéniques s'enchaînent en ne respectant pas les académismes habituels. En duplex de Londres - Lucille Calmel.

vidéaste: Jean François Blanquet (Project).



Les XXXII^{es}
Rencontres
d'été
du 9 au 24 juillet 2005

La Chartreuse
Centre national
des écritures
du spectacle

poetiK politiK Koncept est une performance de poésie numérique évolutive, inspirée du contexte politique international, et la première étape de travail d'un spectacle de théâtre multimédia. Dépassant les frontières entre lecture poétique, performance numérique et représentation théâtrale, elle se veut « objectiviste », et tente d'agir sur nos champs de perception du monde contemporain. Le langage développé, textuel ou visuel, confronte de manière ludique l'ontologie du sujet au champ de l'intégration de l'histoire collective par l'image. Le hors-champ de l'écran devient ainsi le premier sujet scénique, et le poème la tentative de réappropriation du

jeudi 21 – 17h

projet de création

EVIDENZ
(Île-de-France)

POETIK POLITIK KONCEPT

DE **FRANCK LAROZE**
ET **PHILIPPE BOISNARD**
MISE EN SCÈNE **FRANCK LAROZE**

EN PRÉSENCE DE:
FRANCK LAROZE, PHILIPPE BOISNARD
(AUTEUR ET RÉALISATEUR MULTIMÉDIA),
ÉRIC JAKOBIAK (ACTEUR)

COPRODUCTION (EN COURS): TRAME OUEST
AVEC L'AIDE DU THÉÂTRE MOLIERE-MAISON
DE LA POÉSIE/PARIS ET LE SOUTIEN
DU THÉÂTRE DES AMANDIERS/NANTERRE

sujet de sa propre histoire par le langage, à l'instar d'un monde où la représentation du corps a dévoré la réalité du corps pour finir par l'exclure de sa propre histoire. L'image étant devenue notre inconscient collectif, il s'agit donc, pour le(s) poète(s), de réinventer un langage global de l'être en prenant l'image à son propre piège. F. L.

VI digitales

e-genda

Poésie politique

Performance de poésie numérique à la Maison de la poésie le mardi 29. PoetiK PolitiK Konzept est une pièce évolutive imaginée et présentée au gré de l'actualité politique par Franck Laroze et Philippe Boisnard, à la croisée de la lecture poétique, de la performance multimédia et de la représentation théâtrale.

► 29 mars à 20h30
Maison de la poésie au théâtre Molière, passage Molière, 157, rue Saint-Martin, 75003.

di. K de conscience

Le 29 mars, la Maison de la Poésie propose *poetiK politiK Konzept*, « performance de poésie numérique évolutive » imaginée par Franck Laroze et Philippe Boisnard. Cette proposition vise à redonner tout son souffle à la poésie et toute sa portée à l'expression « poésie du quotidien ».

Artiste engagé et nomade, le poète, performeur, dramaturge, essayiste et critique (il a confondu, avec Chloé Delaume et Mehdi Belhaj Kacem, la revue *Evidenz*), Franck Laroze s'est engagé depuis longtemps sur les voies de l'interdisciplinarité, confrontant sa pratique de l'écriture aux nouvelles technologies appliquées au spectacle vivant, et surtout aux enjeux politiques du monde contemporain. *poetiK politiK Konzept*, la performance qu'il a imaginée avec l'écrivain et vidéaste Philippe Boisnard, se veut être « la première performance de poésie numérique en 3D confrontant textes et images pour détourner les codes du spectaculaire généralisé », et cherchant à « dépasser les frontières traditionnelles entre lecture poétique, performance numérique et représentation théâtrale ». Au cours de cette performance évolutive « présentée au gré de l'actualité internationale », il s'agira, avec l'aide du comédien Eric Jakobiak, de dé-brouiller nos champs de perception et de représentation du monde contemporain, en exploitant toutes les manières de *projeter* la parole - par l'image, le son, la présence scénique. De « *prendre l'image à son propre piège* » en redonnant toute sa force au langage, toute sa réalité au corps. De perforer l'inconscient collectif en se réappropriant un monde dévoré par sa propre représentation, qu'il s'agit de désenchanter pour pouvoir le chanter *vraiment*, en déjouant les abîmes du lyrisme, les formatages du langage. « *La réalité est un virus* », préviennent les poètes. Pour eux comme pour nous, la poésie doit ainsi être une « *arme* » opérant d'autres types de « *destruction massive* », en prévention ou en représailles, à la fois antidote et contrepoison.

***poetiK politiK Konzept*, par Franck Laroze et Philippe Boisnard. Le 29 mars à Paris, Théâtre Molière - Maison de la Poésie. Tél. 01 44 54 53 00 <http://www.maisondelapoesie-moliere.com/>**

David SANSON Publié le 17-03-2005

. Théâtre Molière - Maison de la Poésie

Passage Molière - 157, rue Saint Martin

.Paris

.01 44 54 53 00 .

mouvement.net



Club Cityvox

Déjà inscrit

Pseudo

Mot de passe

[Mot de passe oublié ?](#)

[Abonnements CityPass](#)

Pas encore inscrit

[Je veux m'inscrire !](#)

Bonnes Adresses

Restaurants

Bons produits

Bars & Cafés

Shopping

Sports

Annuaire local

Agenda des sorties

Cinéma

Concerts

Soirées & Clubbing

Spectacles

Arts et culture

Sorties pour enfants

Billet Spectacle

Hôtels & Voyages

Hôtels

Visiter

Petites Annonces

Rencontres

Garde d'enfants

Annonce immobilière

Colocation

Covoiturage

Poetik Politik Konzept, par Franck Laroze

Le 29/03/2005

Spectacles (Conte Lecture poésie)

Avis de CityReporters

[Lire les avis](#) - [Donner votre avis](#) - [Dates et heures](#)

"poetiK politiK Konzept est une performance de poésie numérique évolutive imaginée et présentée au gré de l'actualité politique internationale par Franck Laroze et Philippe Boisnard. Première du genre

– esthétiquement et techniquement –, cherchant à dépasser les frontières traditionnelles entre lecture poétique, performance numérique et représentation théâtrale, elle se veut «objectiviste», se donnant pour objet d'agir sur nos champs de perception & de représentation du monde contemporain." (Franck Laroze et Philippe Boisnard)



© DR - Poetik Politik Konzept

Metteurs en Scène : Franck Laroze.

Auteurs : Philippe Boisnard, Franck Laroze.

Comédiens : Eric Jacobiak.

Réservez vos spectacles dans cette ville
[cliquez ici](#)

Besoin d'une baby-sitter près de chez vous ?

Club Cityvox

[Envoyer à des amis](#)

[Dates et heures](#)

[Signaler une erreur](#)

[Imprimer cette page](#)

- Programme
 - [2004-2005](#)
 - [Festival de cinéma](#)
 - [Festival de Théâtre](#)
 - [Festival de Musiques](#)
 - [Expositions](#)
- Passeport Culture
 - [Made d'emploi](#)
- Pratiques artistiques
 - [Ateliers et stages](#)
 - [Arts plastiques](#)
 - [Photographie](#)
 - [Radiophonie](#)
 - [Théâtre](#)
- Documentation
 - [Communiqués de presse](#)
 - [Archives](#)
- Vie [associative](#)

poetik politik Koncept

["the frenchies are always right : just listen to it"]

Jeudi 1er avril à 20h30



photo : Jérôme Brézillon (Made in the USA, 2000)

Philippe Boissard : War(Z)- ACTUALITE
 Jean-Michel Espitalier : Le théorème d'Espitalier Franck
 Laroze : Huntsville, la honte du monde

"Trois poètes de générations et d'horizons différents, ensemble pour faire entendre et voir, enfin et vraiment, les conditions politiques du monde contemporain et détourner, par des sonorités et des images savamment maniées, la langue de la manipulation contemporaine généralisée. Car c'est d'abord dans l'imaginaire du langage que se livrent (ou non) les guerres post-modernes du "spectaculaire intégré", et c'est aussi par une mise en abîme du langage que les imaginaires peuvent être libérés des prisons de la "communication". C'est pourquoi cette poésie, objectiviste, vient exténué, chez chacun de ces auteurs, la logique médiatique qui développe son hégémonie à travers l'information. L'usage des technologies, loin de n'être qu'anecdotique, décors, ou encore passage obligé par une mode, est impliqué nécessairement au niveau des perspectives poétiques suivies, au sens où cette poésie venant déconstruire l'ordre médiatique se doit de se développer en rapport aux médiums utilisés par les médias eux-mêmes" (Francis Marcoin).

poetik politik Koncept, ou comment l'arme du langage peut opérer d'autres types de "destructions massives" et "frappes chirurgicales"...

Né en 1971, **Philippe Boissard** enseigne la philosophie et dirige l'association Trame Où Est, qui diffuse et présente la littérature contemporaine dans le Nord de la France. C'est à partir d'une interrogation sur les structures de diffusion de l'information, qu'il a décidé de développer une poésie utilisant les mêmes outils que ceux de la propagande publicitaire ou informationnelle. Ce qui l'a conduit dès le début de la guerre d'Irak à produire une action d'écriture via le net, mettant en place des compositions verbi-visuelles détournant l'actualité. **Jean-Michel Espitalier**, né en 1957, vit à Paris où il dirige avec Vannina Maestri et Jacques Sivan la revue Java (Prix de la revue de création, 1998) et collabore au Magazine littéraire dont il a notamment coordonné le numéro sur la "Nouvelle poésie française" (mars 2001). Il a en particulier écrit "Pièces détachées : une anthologie de la poésie française aujourd'hui"(Pocket, 2000). Né en 1966 à Paris, **Franck Laroze** a co-fondé la Compagnie Incidents Mémorables et dirige la revue EvidenZ. Il a écrit plusieurs recueils et pièces axés sur les nouveaux enjeux du monde contemporain et les violences qui en découlent, entre autre "Huntsville, la honte du monde", en 1998.

Rebonds

Première génération, sans pères ni repères, virtuellement libre et désœuvrée, nous allons devoir voter.

Les cybertrntenaires et la réalité

Par **FRANCK LAROZE** écrivain et artiste des nouvelles technologies.

Pour la première fois dans l'histoire occidentale, nous sommes la première génération sans pères, sans repères ou valeurs, sans identité, sans pensée propre, sans combat reconnu, sans aspirations définies, sans projet commun: en apparence, nous sommes libres. S'il fallait nous définir, ce serait donc davantage sur le mode négatif. Nos pères n'en finissant pas de vouloir jouer les grands frères, nous ignorons la hiérarchie et dédaignons l'expérience. La seule valeur qui nous lie est une certaine ironie mordante, forme élégante de notre impuissance.

Nous investissons des lieux qui n'existent pas, purement mentaux, et cela est notre seule gloire, aussi vite effacée que l'incessant reflet des images auxquelles nous nous confondons.

Nous ne nous reconnaissons dans aucune identité culturelle, sociale, nationale, politique ou ethnique: nous sommes les particules errantes d'un monde où nous n'avons pas demandé à naître, les classifications nous ennuiant, nous nous regroupons parfois par clans, tribus, réseaux, que nous croisons et défaisons sans états d'âme. Nous en savons trop, ou pas assez, pour avoir le goût des synthèses qui font les nouvelles pensées aussi rapidement qu'elles les rendent obsolètes: nous changeons de pensée comme de chemise. Moutons dociles élevés dans le culte de la rébellion, orphelins des idéaux qui firent le monde dont nous avons hérité, repliés dans le sein gangrené d'une

civilisation qui dit nous cajoler autant qu'elle nous enserme, nous avançons à l'aveuglette sans nous sentir obligés d'enfanter des solutions à des problèmes que nous nous complaisons à croire insolubles. Enfants chéris d'une histoire qui nous a vite rendus inutiles et dérisoires, longtemps empêchés d'intervenir socialement par la crise organisée d'un système économique que nous savions défaillants mais que nous avons renoncé à combattre, confrontés trop tôt à une sexualité contaminante, revenus pour tout dire des promesses euphoriques dont nous avons été abreuvés, nous affichons maintenant cet air blasé de ceux qui ont tout connu sans avoir rien entrepris, et cela ne saurait suffire à nous souder: désabusés, nous ne pouvons qu'assister aux mascarades et frictions de nos narcissismes essoufflés.

Refaire le monde: à quoi bon? D'autres le déferaient aussitôt, et puis n'avons-nous pas grandi sur les cadavres des utopies carnivores? Quant à la grandeur tragique de ceux qui façonnent le réel, elle nous écœure ou nous effraie d'avance. Alors nous avons préféré la fuite dans l'imaginaire, les séductions gratifiantes du virtuel, le ludisme technologique: nous nous plaisons à répéter que nous suivons des lignes de fuite, que nous sommes déterritorialisés, que nous surfons sur les ondes, que nous débusquons et suivons les failles, côtoyons les crêtes, que nous copions en boucle pour créer, que nous sommes furtifs, flexibles et festifs, presque trop fiers de ne plus être de ce monde. Nous investissons des

lieux qui n'existent pas, purement mentaux, et cela est notre seule gloire, aussi vite effacée que l'incessant reflet des images avec lesquelles nous nous confondons. Ayant décrété depuis toujours que nous ne participerions pas à la consternante hémiplegie politique droite-gauche héritée de nos parents soixante-huitards, parfois nous nous surprenons à rêver d'un «*centre idéal*». Nous avouons que notre jeu de cache-cache ne profite finalement qu'à ceux auxquels nous voudrions échapper. Mais nous biaisons, nous rebondissons, nous piratons mollement quelques centres virtuels tenant la planète serrée dans un maillage d'ondes financières. Nous menaçons gentiment: nous pourrions court-circuiter la virtualité du capital mondial, déconnecter en quelques secondes la cyberéconomie que nous contribuons frénétiquement à développer. Nous pourrions; nous hésitons: que ferions-nous alors? Il nous faudrait nous atteler véritablement à l'histoire: quel ennui! Nous préférons retourner à nos jouissances fugaces, tant qu'il en est encore temps. Qui sait, nous pourrions enfin oublier qui nous sommes? Sans plus de passé à respecter, de présent à être indigne et d'avenir à formuler, nous sommes plus libres que nous ne l'avons jamais été. Désœuvrés, dissous dans notre incapacité à prendre nos responsabilités. Libres, oui, mais virtuellement. Et pourtant, à défaut d'agir enfin réellement, il nous faudra bien voter prochainement, choisir une voie à défaut de faire entendre autrement nos voix. ◀

Dernier ouvrage publié: *Préservation, Sécurité, Avenir*, Sens et Tonka éd. (2005).

Rebonds

De la flagellation selon Mel Gibson aux tortures en Irak, l'Amérique reste en proie au religieux.

Théologiquement correct

Au mois de février sortait aux Etats-Unis *la Passion du Christ* de Mel Gibson, film qui fit couler beaucoup d'encre autour du fait de savoir s'il avait un caractère antisémite ou si sa reconstitution, issue d'une volonté historique, ne trahissait pas le côté allégorique de la Passion décrite dans les Evangiles. Ces analyses qui nous semblent manquer ce qui ressort du scandale des sévices exercés tant en Irak qu'à Guantanamo, à savoir le rapport entre, d'un côté, cette exaltation pour la compassion telle qu'elle

Les Etats-Unis revendiquent un droit d'action au nom de leur propre sécurité, fût-il contraire au droit international défendu par le Conseil de sécurité de l'ONU ou le Tribunal pénal.

a été revendiquée par les défenseurs du film de Gibson et un large public américain, et, de l'autre, la tendance à certaines exactions accomplies par les Etats-Unis au nom du «bien».

On s'étonne des sévices exercés à la prison d'Abou Gharib, près de Bagdad. Mais notre étonnement devrait être d'autant plus marqué qu'il y a peu nous avons pu suivre, à travers de multiples reportages et témoignages, la compassion partagée par les Américains autour du film de Mel Gibson. Ainsi les interviewés américains expliquaient-ils que ce film, par sa violence, permet de partager la souffrance du Christ, de ressentir sa douleur et, dès lors, de comprendre sa propre foi. Etrange retournement, trois mois plus tard, lorsque l'on sait que les sévices commis par les Américains – militaires et civils –, loin d'être isolés ou dus à l'arbitraire de quelques soldats, sembleraient provenir d'ordres issus de la hiérarchie militaire et du commandement des renseignements militaires, comme le dévoile le CICR ou l'avoue la soldate Sandra Harman. Etrange paradoxe, que nous ne pouvons que relever et qui demande de repenser aussi bien le film de Gibson que la logique des sévices.

La Passion du Christ a sans cesse été compris dans le sens de la compassion, et non pas de la possibilité de se constituer en tant que victime légitime de la part des Américains. En effet, tel que cela a pu être dit, le film renvoie à une souffrance des Américains qui leur a permis aussi de communier autour de la douleur injuste qu'ils ont subie avec les attentats du 11 septembre, le «juste» étant persécuté sans raison. Le film n'est pas qu'un renvoi historique à la Judée, mais il se présente comme représentation compassionnelle de la propre situation des Etats-Unis en tant que victimes

d'une violence injuste, celle du terrorisme international. Et en ce sens, il appelle non seulement à s'unir en tant que communauté fondée politico-théologiquement, mais en plus à revendiquer la possibilité de se défendre, et cela aussi bien intérieurement, à travers la défense du deuxième amendement, qu'extérieurement, en tant que les Etats-Unis revendiquent un droit d'action au nom de leur propre sécurité, fût-il contraire au droit international défendu par le Conseil de sécurité de l'ONU ou le Tribunal pénal international.

Dès lors, si nous considérons que la logique américaine n'est pas de l'ordre du bien civil mais obéit à une volonté théologico-politique, qui se pose comme le bien absolu (et nous ne reviendrons pas sur la distinction manichéenne de George W. Bush entre axe du bien et axe du mal), nous pouvons comprendre que la violence employée – en amont des tortures dorénavant révélées (combien de civils morts dans les bombardements ou tués dans des attaques américaines en zone urbaine, sans parler des scandaleuses conditions

Les nombreuses images de presse substituables où le corps est fouillé, exhibé, instrumentalisé comme dans un film pornographique, plaident pour l'abandon de toute solution guerrière par les démocraties.

Guerres et plaies

Par MICHEL GRANDATY, maître de conférences en sciences du langage

Les photographies des sévices endurés par les soldats irakiens méritent d'être analysées sous l'angle de leur seule apparition sur les pages de nos quotidiens, qu'ils soient régionaux ou nationaux. On ne peut pas sous-estimer ce que les médias du monde disent aujourd'hui, par ces images, des conflits provoqués par des nations démocratiques. Il ne s'agit pas seulement d'images circonstancielles, diffusées parce que le seul droit à l'information l'exige. Cela nous paraît être un choix plus radical!

Cette analyse du réel de l'image, c'est-à-dire de sa force sémiotique propre, au-delà de sa représentation d'une portion du réel, est à mener sur le modèle exemplaire du film de Jean-Luc Godard et Jean-Pierre Gorin, *Letter to Jane*, réalisé en 1972. Souvenons-nous de cette image de Jane Fonda, militante antiguerre, interrogeant des habitants de Hanoï sur les bombarde-

Par PHILIPPE BOISNARD philosophe et écrivain et FRANCK LAROZE poète, dramaturge et essayiste.

Tous deux ont créé le poetik politIK Konzept.

d'internement des prisonniers dans la base de Guantanamo Bay?) – porte avec elle-même sa propre légitimité, du fait qu'elle soit accomplie au nom du «bien». Car ces tortures-là n'ont pas été perpétrées au nom du mal, selon eux, mais afin d'obtenir des informations qui permettraient de lutter contre le mal. Or, depuis Machiavel, nous savons que, politiquement, la fin justifie les moyens, et ce d'autant plus lorsqu'on légitime cette fin comme un bien nécessaire.

Nous nous étonnons et nous scandalisons de ces tortures, alors que tout dans cette manière de se représenter le politique semble impliquer la possibilité de telles exactions et leur légitimation implicite. Pourtant, une politique qui repose sur des principes liés à la religion, et donc théologiques – Rousseau nous avait déjà prévenus – encourt toujours le risque de tomber dans un certain fanatisme d'Etat, au sens où «devenant exclusive et tyrannique, elle rend un peuple sanguinaire et intolérant; [...] en sorte qu'il croit faire une action sainte en tuant quiconque n'admet pas ses dieux» (*Du contrat social*). Et arguer que ce rapport religieux au politique et à la violence d'Etat ne serait qu'inhérent à «l'engagement chrétien»

musclé de Bush (dont on avait pu avoir un aperçu dans sa façon de gouverner le Texas et de «gérer» le rythme des exécutions capitales à Huntsville) paraît maintenant un peu court: ici, il semble qu'on touche à un point crucial de l'inconscient collectif américain, constitutif de la genèse d'un Etat fondé sur le religieux dès ses origines, et qui, sous le coup d'un de ses plus grands chocs historiques, s'est insidieusement réveillé pour se métamorphoser comme l'on sait...

Nous nous étonnons donc, mais il s'agirait plutôt de penser en quel sens les Etats-Unis, tout en disant vouloir lutter pour la démocratie et leur propre sécurité, reprennent cependant dans leur manière d'opérer des processus et des logiques d'action qui ne sont pas étrangers à ceux de leurs propres ennemis, et qui ne sont que les conséquences inévitables de toute théologisation du pouvoir politique et de la volonté de résoudre les conflits selon de tels principes. La «Vieille Europe» a mis plusieurs siècles à comprendre qu'il fallait «laïciser» le politique: de quelles hécatombes et ignominies, de quelles «passions» auront encore besoin les Américains pour en faire de même? ◆

ments américains, et de l'interrogation de Jean-Luc Godard lui-même, portant sur le choix des révolutionnaires vietnamiens de diffuser ces photos de la star américaine pour convaincre l'opinion internationale de l'injustice de ce conflit! Donc, sur ce modèle, que disent (littéralement) ces photos de sévices subis par des Irakiens, leur apparition (au sens fort du terme) dans la presse américaine, leur circulation sur les écrans du monde entier? Car les seuls commentaires portant sur ces images du réel traitent tous de la violation du droit international définissant le statut de prisonnier de guerre. Ils appellent à l'indignation. Mais il n'y a aucun commentaire sur le réel de ces images, si ce n'est pour mettre en doute l'authenticité de certaines d'entre elles. Le sens qui est véhiculé par ce réel de l'image va pourtant bien au-delà! Il superpose l'image porno-

graphique à l'image de la guerre. Après avoir proposé l'image convenue (tout aussi insoutenable, entendons-nous bien, pour les proches des victimes) des cercueils américains drapés dans la dignité des couleurs nationales, la presse mondiale opère un changement majeur en proposant cette autre image du réel: le caractère pornographique de toute guerre!

La guerre est ainsi redéfinie par ces images du réel comme un spectacle où le corps est fouillé, exhibé, découpé de l'action volontaire; un corps instrumentalisé à l'instar de celui de l'acteur pornographique, mise en scène.

Le sens profond de ces images plaide pour un abandon de toute solution guerrière par les démocraties, condamnées de fait à générer de la pornographie et une fascination que l'on doit réprouver. A la star Jane Fonda se substitue aujourd'hui l'inconnu du porno! Inconnu doublement victime et

doublement acteur, dépossédé de sa volonté, soldat et prisonnier aux ordres; image du désordre du monde actuel. Ainsi, même les images en viennent à se confondre; elles passent d'un univers de référence à l'autre, sont substituables, interchangeables, symboles de la perte du sens, affolement du sens démocratique.

Cette condamnation que renferment ces images du réel, images de sévices, pourrait bien être définitivement partagée par les citoyens de toutes les démocraties. Il suffit de faire la comparaison avec les images traitant des attentats terroristes, où l'inacceptable reste traité en images de manière «traditionnelle», par l'horreur du corps déchiqueté.

A la fatalité de cette image du réel répondent ici la vulgarité et le caractère malsain des sévices montrés, qui condamnent les démocraties à trouver désormais d'autres solutions que la guerre! ◆

accueil

quotidien

monde

politiques

société

économie

emploi

sports

sciences

numériques

médias

culture

musique

cinéma

livres

portraits

rebonds

chroniques

forums

newsletter

annonces

voyages

météo

guide-tv

bourse

archives

recherche

contacts

services

rebonds

Axe du mal, néoréacs, insécurité... expressions prêt-à-penser qui nous évitent toute remise en question.

Les nouvelles mythologies contre l'esprit critique

Par Philippe BOISNARD et
Franck LAROZE

mardi 10 décembre 2002

[imprimer l'article](#)

[envoyer l'article](#)

[articles les plus envoyés](#)

Philippe Boisnard est philosophe et écrivain. Franck Laroze est poète, dramaturge et essayiste. Ils sont tous les deux membres de la revue «EvidenZ».

N'y aurait-il pas une volonté de cantonner le citoyen dans la posture passive d'un consommateur d'information ?

Roland Barthes, il y a longtemps déjà, mettait en évidence dans ses *Mythologies* en quel sens la réalité sociale était constituée d'une multitude de petits mythes, permettant à chacun de se repérer dans le tissu social, de trouver du «sens». Face aux nombres pléthoriques d'expressions qui surviennent depuis le début du XXIe siècle, ne serions-nous pas une nouvelle fois pris dans le vertige de nouvelles mythologies ? En effet, pas une journée sans entendre prononcer depuis peu la liste lancinante : «Al-Qaeda/l'axe du mal» ou «le Choc des civilisations», «néoréacs», «bobos», «l'insécurité», «le chômage» et/ou «le travail», toutes ces expressions dites à la volée venant répondre aux attentes d'un public avide de leur sonorité.

Que se cache-t-il derrière ces nouvelles mythologies ? Ce n'est pas ici notre propos. Mais, en revanche, pourquoi ces nouvelles mythologies, voilà ce que nous voulons déjà tenter de cerner. Castoriadis montrait dans *l'Institution imaginaire de la société* que toute société tend à proposer, voire imposer, des valeurs dans lesquelles les individus peuvent se reconnaître. Ces valeurs permettent alors une décharge des sentiments et affects des gens qui les prennent comme référents. Le rôle des mythes n'est autre : ils sont des récits qui répondent aux attentes sans que, par ailleurs, il y ait d'effort d'explication, de clarification ou de compréhension. Ce sont des récits qui se transmettent dans la simple répétition. Des sésames ouvrant d'un coup la connaissance, venant pallier sans effort toute forme de questionnement. «Al-Qaeda», «l'axe du mal», inventions des communicants US, apparaissent ainsi, à chaque attentat, comme les réponses pratiques, prêtes à l'emploi, qui permettent spontanément de répondre à la question du pourquoi : parce que ce sont les (seuls) «méchants». Ainsi Poutine ne s'y est pas trompé, en reliant la prise d'otages de Moscou à l'islamisme et donc indirectement à «Al-Qaeda».

rebonds

Vers un modèle démocratique turc
Par Denis MACSHANE

Laïcité: revenons à la source

Par Guy COQ

Une idée de Berlusconi

Par Pierre MARCELLE

Les nouvelles mythologies contre l'esprit critique

Par Philippe BOISNARD et Franck LAROZE

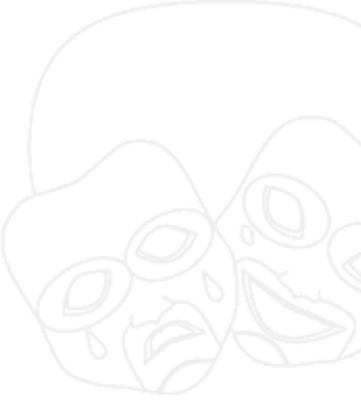
Ici Auguste à toi Bové

Par Michel-Antoine BURNIER

(Publicité)



«Bobos» et «néo-réacs» semblent, quant à eux, être sortis d'un chapeau de magicien sémantique pour se substituer au clivage périmé «révolutionnaires/ contre-révolutionnaires», et cela au moment même où la France «d'en haut» (mise en péril) a eu besoin d'inventer une France «d'en bas» sur laquelle s'appuyer pour continuer, *via* l'épouvantail du «chômage», à la mettre au «travail» à ses conditions, de façon bien «sécurisée», et tout cela sur un fond de combat permanent entre les «forces du bien *made in America*» et «l'axe du mal/Al-Qaeda», censé remplacer la vieille opposition «Dieu/Satan».



Les mythes permettent aux hommes de décharger leur angoisse, ou bien de polariser leurs attentes. Les mythes sont des fragments imaginaires, qui, sans être jamais interrogés, offrent la possibilité de sortir de toute forme de suspension du jugement, de toute attente de réponse. Le pouvoir de ces notions est donc précisément d'anéantir toute forme de critique. Comment oser critiquer une politique qui s'insurge contre l'insécurité que ressent la «France d'en bas» ? Comment dénoncer l'impérialisme américain, les Etats-Unis s'attaquant à «l'axe du mal» ?



La floraison de ces nouvelles mythologies (pour la plupart forgées par une certaine génération en passe d'être «préretraîtée») apparaît en cette époque issue du XXe siècle, où la critique semble de plus en plus mal acceptée, dénigrée, rejetée comme malvenue, elle qui ne cherche la plupart du temps qu'à offrir une autre ligne de compréhension. Elle fait suite à une désillusion radicale : effondrement de la croyance religieuse judéo-chrétienne (à peine compensée par les «sagesses prêtes à penser», qu'elles soient zen ou sponvillo-ferriennes), effondrement de la critique marxiste et de la pensée soixante-huitarde, effondrement de la confiance faite au capitalisme et à ses valeurs, essoufflement du «lyrisme européen» et du mythe des «américains libérateurs», etc. N'y aurait-il pas là une volonté de cantonner le citoyen dans la posture passive d'un consommateur d'information ? Prêt à applaudir à chaque spectacle recommandé et prêt à huer tout geste officiellement dénoncé ?

Ceci est inquiétant pour la pensée, et les intellectuels européens de la nouvelle génération (l'ancienne ayant fait la preuve de son inadaptation au réel) feraient bien de s'atteler d'urgence à cette tâche de déniement collectif, afin de pouvoir émettre leurs propositions à partir d'un terrain enfin dégagé de ces mythologies de poche, et qui ne sont

que l'expression d'un certain désarroi dans lequel on cherche à nous laisser mijoter. Chercher à savoir à qui ces mythologies profitent serait déjà un bon début....

[haut de page](#) 

[Accueil](#) | [Monde](#) | [Politiques](#) | [Société](#) | [Economie](#) | [Sports](#) | [Sciences](#) | [Médias](#) | [Numériques](#)
| [Culture](#) | [Musique](#) | [Cinéma](#) | [Livres](#) | [Chroniques](#) | [Rebonds](#) | [Forums](#) | [Newsletters](#) |
[Echecs](#) | [Météo](#) | [Guide TV](#) | [Bourse](#) | [Emploi](#) | [Recherche](#) | [Archives](#) |

[Nous contacter](#)

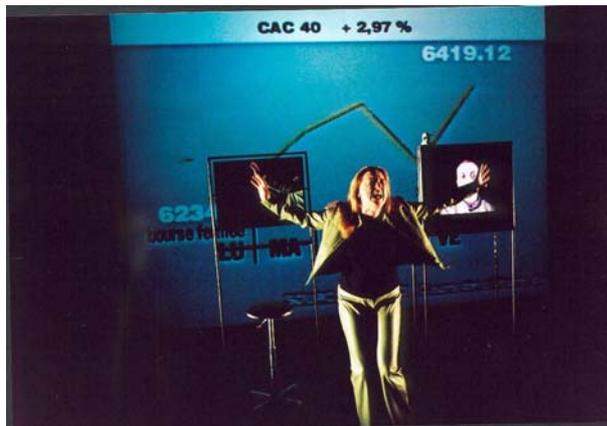
©Libération (voir la licence)

[Notre politique de protection des données personnelles](#)
[et la charte d'édition électronique.](#)



La révolution du XXI^e siècle est en marche...

La onzième édition des Rencontres Internationales de théâtre de Dijon, placées sous le signe du multimédia, remplit toutes ses promesses. On en a encore eu la preuve cette semaine avec « H Manifeste[s], cab@ret politique » à l'Atheneum et « Das Kontingent » au Parvis Saint Jean. Deux pièces difficiles d'accès, qui ont divisé aussi bien la critique spécialisée que le public, mais très innovantes. La révolution du XXI^e siècle est en marche... C'est le moment de garder les pieds sur terre !



Coproduite par la Cie Incidents Mémorables, le Théâtre national Dijon Bourgogne et l'Atheneum, conçue et mise en scène par Georges Gagneré d'après « Dans la neige électronique avec la machine qui vient » de Christophe d'Hallivillée et « Les Sourates libertaires » de Franck Laroze, la création d' « H Manifeste[s], cab@ret politique » invite à une réflexion sur notre monde contemporain. Sur cette révolution électronique qui modifie les comportements, les relations, les façons de penser et de se penser. Elle évoque les désarroi de toute une génération embarquée dans le mouvement effréné du « cyber capitalisme ».

La première partie de la pièce s'imprègne de l'œuvre de Christophe d'Hallivillée. On découvre une femme (Isabelle Olive, sublime), seule devant sa télévision. En proie aux doutes les plus profonds et à une schizophrénie dévastatrice, elle monologue.

« J'achète donc je suis »

A la fois actrice et spectatrice de sa propre vie. Devant et derrière le miroir. Une voix « off » répète inlassablement : « J'achète donc je suis », qui remplace le cartésien « Je pense donc je suis ». Dans cette société de consommation et de communication illimitées, cette Madame H pend conscience du vide qui l'entoure.

La deuxième partie s'inspire de l'ouvrage de Franck Laroze. Dans ce monde où la technologie tisse sa toile imparable, trois personnages se débattent, saisis en direct par toutes les formes d'images électroniques existantes, mêlées à celles, décalées dans le temps, d'une vidéo déjà tournée. S'enchaînent des extraits de films (Alain Resnais, Chris Marker, Bruce Conner, Kenneth Anger), d'émissions et de journaux télévisés. Toute l'actualité, rien que l'actualité, en temps réel et en continu. Un zapping géant.

La mise en scène de Georges Gagneré met superbement en valeur les deux textes, qui s'imbriquent, se reflètent et se répondent pour mieux éclairer la part d'ombre de nos comportements. Les acteurs, Éric Jakobiak, Isabelle Olive et Delphien Raoult, jouent admirablement. Au final : cette création tape juste, touchant directement le cœur et l'esprit, le tout pimenté par une bonne dose d'humour, indispensable pour faire passer la pilule. Elle pose les problèmes sans tenter de les résoudre. A chacun de tirer ses conclusions... (...)

Benjamin MAGNEN

LE BIEN PUBLIC - mercredi 24 mai 2000

UBU

Scènes d'Europe
European stages

Dans ce numéro :

In this issue :

**Des auteurs français
d'aujourd'hui**

French playwrights today

**Jean Audureau,
Philippe Minyana,
François Bon,
Emmanuel Darley,
Laurent Gaudé...**

REVUE THÉÂTRALE EUROPÉENNE
EUROPEAN THEATRE REVIEW

Revue bilingue français-anglais - n°24/25 Avril 2002 - 11 €
Bilingual English-French Review - n°24/25 April 2002 - 11 €

Franck Laroze, ou le poème dramatique engagé

Par Thomas Hahn

Une écriture théâtrale entre poésie et liturgie, et parfois une plume d'essayiste. Franck Laroze est dramaturge, poète, essayiste, penseur de l'humain (vous direz que ces gens se nomment philosophes), voire journaliste. Depuis qu'il a dépassé les folies de la jeunesse et du voyage permanent, il a publié des aphorismes, des *Sourates libertaires* (chez sens & tonka) ou encore un essai sur le fonctionnement du cerveau humain. Ses mots ont rencontré les scènes du Centre Pompidou, de la Flèche d'or Café, du Théâtre national Dijon Bourgogne, de la Maison de la Poésie, de l'Hôtel de Sully et dernièrement du Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis. C'est là qu'on a pu voir *Huntsville, l'ordre du monde* en novembre 2001. Ce poème dramatique a été sélectionné par le service étranger de la SACD dans le cadre des échanges d'écritures contemporaines et est en voie d'être traduit et édité en vue de mises en scènes par le Théâtre national de Barcelone, le Royal Court de Londres et la maison d'édition Rohrwolt en Allemagne où une première lecture a eu lieu en 2001.

Aussi, Laroze est aujourd'hui en train de passer les frontières hexagonales avec ce qu'il appelle la « pensée de mort. » L'accroche s'appelle *Huntsville*. Ce nom représente bien plus qu'un simple toponyme texan. Il interpelle et fait frémir car il évoque les injections létales, les couloirs de la mort, un univers glacial et une justice qui prône le droit de tuer au nom de principes moraux.

Malgré son engagement manifeste, Laroze se défend d'écrire des textes militants. La première version, *Huntsville, la honte du monde* (publié aux éditions Bérénice), le monologue d'un gardien de prison juste avant une exécution, a fait le bonheur des militants abolitionnistes au détriment de sa perception poétique. Il fut interprété en mai 1999 par Erik Jakobiak dans les galeries voûtées du Théâtre Molière (Maison de la poésie). La deuxième approche du sujet est née du désir de Stanislas Nordey de voir Laroze et son metteur en scène Georges Gagneré créer au TGP un spectacle sur ce thème, dans une mouture scéniquement étouffée. Cette deuxième approche s'appelle *Huntsville, l'ordre du monde* et elle intègre un deuxième personnage qui incarne l'infirmière-ange-gardiennne. La mort, Delphine Raoult évolue telle une figure de cire, tel un fantôme. « L'Humain m'a intégré en lui, si bien qu'il me cherche partout. » Poème dramatique, *Huntsville* se situe précisément à la lisière entre subjectivité et objectivité, recherche formelle et engagement citoyen. Certains passages s'apparentent simultanément à une objectivité brechtienne et à Bertolt Brecht, le poète ou encore à l'esprit de Jan Fabre (concernant l'écriture).

Laroze revient sur les chemins du théâtre grec car il interroge la cité et les forces qui la régissent dans l'inconscient de la pensée collective et dans la conjonction entre pouvoir et savoir scientifique. On cherchera en vain des personnages en situation de dialogue. Il est un auteur de théâtre atypique qui n'écrit pas pour la

scène parce qu'il se considère homme de théâtre, mais parce que c'est dans la mise en bouche que ses épopées trouvent toute leur résonance, que les planches permettent aux metteurs en scène d'interroger son écriture à travers les technologies nouvelles. Son écriture, « vomit[e] dans l'ombre », dépasse la seule finalité d'une représentation scénique. C'est la scène qui s'approprie le poème dramatique qui, une fois écrit, devient une carrière où piochent Laroze et Gagneré pour en extraire l'essence d'un matériau. Aussi, la version jouée ne représente qu'une partie, parfois adaptée, du texte édité. Ce dernier se présente sans ponctuation mais structuré par une mélodie liturgique et des syncopes caractéristiques.

À écriture de recherche, nouveautés technologiques. Pour la mise en scène au TGP de Saint-Denis, un logiciel de traitement d'image de la toute dernière génération (« nato +0.55 ») trouve sa première utilisation spectaculaire. Projections mentales du gardien et fragmentation d'images interrogent la limite de la réalité théâtrale. Les images des deux acteurs sont captées par une caméra installée au centre du plateau et traitées par fragmentation et ralentis. Ce qui crée une distance permettant aux comédiens de se confronter à leur image en direct. Le virtuel complète ainsi la peine de mort comme deuxième axe de réflexion.

« Nous questionnons la supériorité du principe moral sur la valeur attribuée à l'existence charnelle, résultat de la séparation de l'esprit d'avec la chair qui est, depuis saint Paul, une donnée de base de la civilisation judéo-chrétienne, justifiant les diverses formes sous lesquelles l'Occident s'octroie le droit de pratiquer la peine de mort : bombardements, embargos, dommages collatéraux... Ce que nous appelons la pensée de mort, c'est la supériorité de la pensée collective – la norme, la loi – sur la pensée individuelle, qui, elle, est mortelle. En même temps, le reflux de la mort atteint aujourd'hui des dimensions hystériques faisant glisser l'existence même vers des espaces vir-

tuels où la mort n'est plus qu'une idée. Le virtuel se substitue à l'ancienne idée de l'au-delà, aujourd'hui obsolète, comme nouvel espace mental des possibilités infinies. »

Projet européen pour projet européen, Franck Laroze vient de contribuer au spectacle *Pour Aphrodite, La dormeuse de Chypre*, conception et mise en scène Anastasia Politi (co-produit par la Compagnie Erinna et le Théâtre national de Chypre, avec, parmi d'autres, le soutien de la Scène nationale de Mulhouse), en écrivant un épisode dialogué (mais c'est une première !) entre plusieurs personnages, dont saint Paul et Aphrodite. En voici un

extrait en avant-première. « Paul : Je ne suis pas juif/mais citoyen romain/Et peu m'importe de souffrir [...] Aphrodite : Cette folie de nouveau converti/c'est mignon/mais surtout effrayant/ tu serais une femme/je te dirais ma pauvre fille/réveille-toi/[...] n'as-tu jamais aimé un être de chair et de sang ?/ » À suivre... ■

Le spectacle sur internet (en français et anglais) : www.theatre-contemporain.net/spectacles/huntsville

Franck Laroze, or Activist Theatrical Poetry

by Thomas Hahn

His writing for theatre falls somewhere between poetry and liturgy, and sometimes essay. Franck Laroze is a playwright, poet, essayist, thinker of the human (you may call that a philosopher), or even a journalist. Having overcome the follies of youth and constant travel, he has since written aphorisms, *Sourates libertaires* (Libertarian Suras, published by sens & tonka) and even an essay on the workings of the human brain. His words have encountered the stages of the Centre Pompidou, the Flèche d'Or Café, the Théâtre National Dijon Bourgogne, the Maison de la Poésie, the Hôtel de Sully and recently, the Théâtre Gérard-Philipe in Saint-Denis, where *Huntsville, l'ordre du monde* (Huntsville, the World Order) could be seen in November 2001. This theatre poem was chosen by the foreign department of the SACD (Society of Theatrical Authors and Composers) as part of a series of exchanges in contemporary writing and is about to be translated and published with a view to being staged by the National Theatre of Barcelona, the Royal Court in London, and the Rohwolt publishing house in Germany where a first reading was given in 2001.

Consequently, Laroze is now beginning to reach beyond the borders of France with what he calls «the death mindset». The slogan is called *Huntsville*. The name represents much more than a place in Texas. It cries out and makes you shudder for it evokes lethal injections, death corridors, a bitter world and a system of justice that claims the right to kill in the name of moral values.

Although he is obviously an activist, Laroze denies writing militant works. His first version, *Huntsville, la honte du monde* (*Huntsville, the World's Shame*, published by les éditions Bérénice), is the monologue of a prison guard just before an execution and was embraced by militant abolitionists, distracting from its poetic vision. It was performed in May 1999 by Erik Jakobiak in the arched galleries of the Théâtre Molière (Maison de la Poésie in Paris). The second approach to the subject came from Stanislas Nordey's wish to have Laroze and his director, Georges Gagneré, create a play at the TGP on the theme in a more scenically elaborate version. This second approach is called *Huntsville, l'ordre du monde* and

introduces another character depicting a nurse-guardian angel. Death. Delphine Raoult glides like a wax figure, a ghost. "The Human has absorbed me so well that he looks for me everywhere." A theatrical poem, *Huntsville* is right on the edge of subjectivity and objectivity, formal research and civil commitment. Certain passages resemble Brechtian objectivity and Brecht the poet, as well as the spirit of Jan Fabre's writing.

Laroze goes back to the Greek theatre in that he questions the State and the forces that govern it in the collective unconscious and in the meeting of power and scientific knowledge. You won't find any characters in a dialogue situation. He is an atypical playwright who writes for the stage not because he considers himself a man of the theatre, but because it is only through the spoken word that his sagas can truly resound and only on the stage that directors can explore his writing with the aid of new technology. His "vomit in the shadows" writing goes beyond the mere finality of stage performance. The stage lays claim to the theatrical poem which, once written, becomes a quarry where Laroze and Gagneré dig in order

Budapest

French playwrights today

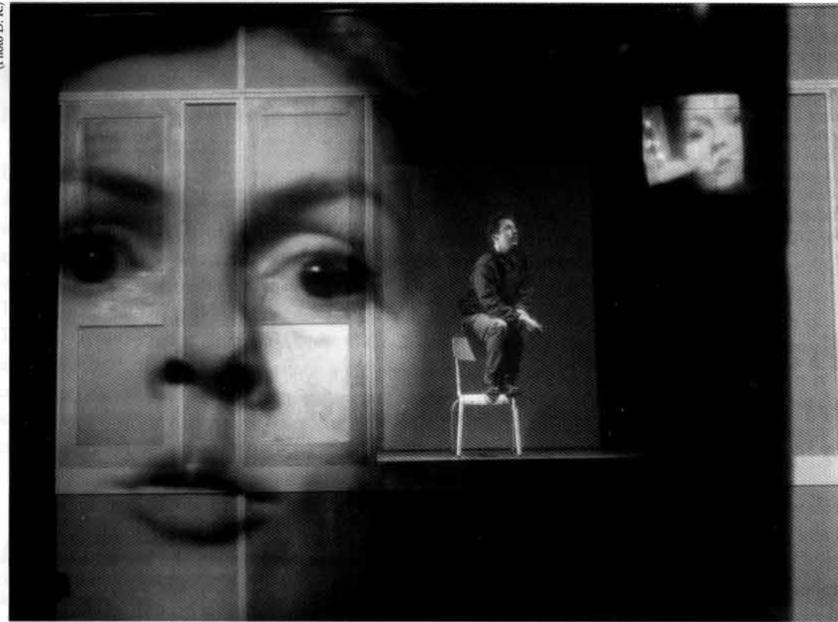
Extract

Author

Images

Publications

(Photo D. R.)



Huntsville, l'ordre du monde, de/by Franck Laroze.

to extract the essence of the material. The version performed represents, therefore, only a part, sometimes adapted, of the published text. That work, although unpunctuated, is structured by a liturgical musicality and characteristic syncopations.

Experimental writing and new technologies. For the production at the TGP of Saint Denis the latest multimedia software (nato +0.55) was used spectacularly for the first time. The guard's mental projections and split images challenge the limits of theatrical reality. Images of the two actors are captured by a camera set up in the centre of the stage and are transformed by fragmenting and slow motion. This creates distance allowing the actors to confront their images in real time. Virtual reality thus completes the death sentence like a second theme.

"We question the superiority of moral principles over the value attributed to carnal existence, a consequence of the separation of the mind and the body which has been, since Saint Paul, a basic element of Judeo-Christian civilization and has justified the various methods which the West has claimed for dealing out the death penalty: bombs, embargos, collateral damage... What we refer to as the death mindset is the supremacy of collective thought – the norm, the law – over individual thought, which is mortal. Meanwhile the denial of death has now reached panic proportions, displacing our very existence toward virtual areas where death has become only a concept.

Virtual reality has replaced the old belief of the now obsolete after-life as the new mental domain of infinite possibilities."

From one European project to another: Franck Laroze has just contributed to the production *Pour Aphrodite, La dormeuse de Chypre* (*For Aphrodite, the Sleeper of Cyprus*), conceived and directed by Anastasia Politi (co-produced by the Erinna Company and the National Theatre of Cyprus with the support, among others, of the Scène Nationale de Mulhouse), writing a passage of dialogue (a first!) between several characters, including Saint Paul and Aphrodite. Here is an excerpt as a preview. «Paul: I am not a Jew, but a Roman citizen/ And I care not if I suffer [...] Aphrodite: This madness of the newly converted/ it's sweet/ but above all frightening/ were you a woman/ I would say to you, my poor girl/ wake up!/[...] have you never loved a being of flesh and blood?/» To be continued. ■

The production on the Web (in French and English): www.theatre-contemporain.net/spectacles/huntsville

THEATRE. A Saint-denis, Huntsville, l'Ordre du monde, un poème sur les hallucinations d'un gardien de prison.

Quand la prison se vit en vers

"Ici entre l'or noir jaillissant de la terre percée / et le fruit jaune de cet or noir propulsé en plein ciel / il y a un endroit / encerclé par un horizon verdoyant / où l'on injecte une vérité translucide à travers la peau (...)" Cet "Ici" qu'évoque le poète Franck Laroze, c'est Huntsville, cité prospère située entre Dallas et Houston, au Texas. Sur 34 000 habitants, l'administration en emploie 6 700 dans les sept prisons de la ville pour surveiller 13 000 détenus. "Un lieu indispensable, poursuit le texte de Laroze, où le gros de l'ouvrage est fait par des hommes sans tache / des hommes qui accomplissent leur tâche obstinée, au fond d'un long couloir lumineux / un boyau sonore où les pas résonnent par vague d'écho / un corridor incolore et inodore / même pas une odeur d'hôpital, d'école ou de caserne / un tunnel de faïence lisse..."

Manifeste. Poème dramatique aux accents de manifeste *Huntsville, l'Ordre du monde* (1) met en scène un gardien en proie à ses pensées hallucinatoires, dialoguant avec les ombres. Chargé de l'exécution des condamnés à mort, il ressasse la logique qui commande son bras. "Le plus important c'est que l'ordre règne / que le monde se sente protégé / qu'aucun crime ne soit commis ou ne reste impuni / sinon c'est toute la société qui se sent menacée..." Face à lui, une mystérieuse "Femme en bleu" arbore des faux airs de nurse de série télé. Allégories ou personnages ?

Cofondateurs de la compagnie Incidents Mémorables, l'écrivain Franck Laroze et Georges Gagneré (longtemps assistant à la mise en scène de Stéphane Braunschweig) poursuivent un travail entamé en 1999 autour d'un premier texte, *Huntsville, la Honte du monde*. Au-delà d'un plaidoyer politique contre la peine de mort et cette vision américaine d'un "ordre du monde" dont les résonances avec l'actualité ne sont pas fortuites, c'est la déréalisation où le virtuel empiète toujours plus sur le réel qui intéresse les deux artistes. Proches des milieux des nouvelles technologies, ils ont imaginé un univers où le texte trouve son épaisseur sonore et visuelle.



Bleu glacé. Plongé dans une lumière sombre aux reflets bleu glacé, l'espace est quadrillé en différentes cellules où parlent les personnages et leurs doubles virtuels. Des projections y superposent des images en mouvement de couloirs interminables et de portes closes. Rarement, les personnages quittent leur niche pour occuper l'avant-scène et échanger paroles et regards. Il semble n'y avoir aucune autre réalité que le poème. La langue seule est l'action. On ne sait rien de ce lieu où ils évoluent. Le mot "mort" n'est jamais prononcé, mais il est omniprésent. L'oppression hypnotique de cet espace entre la vie et la mort finit par nous gagner.

(1) Éditions du Laquet

LE JOURNAL

de Saint-Denis

du 24 au 30 octobre 2001

► **Huntsville, l'ordre du monde**

La mort en cage au temps de la technologie

Georges Gagneré met en scène au TGP une pièce qui pose la question du regard sur l'autre, jusqu'au plus difficilement visible, la peine de mort...

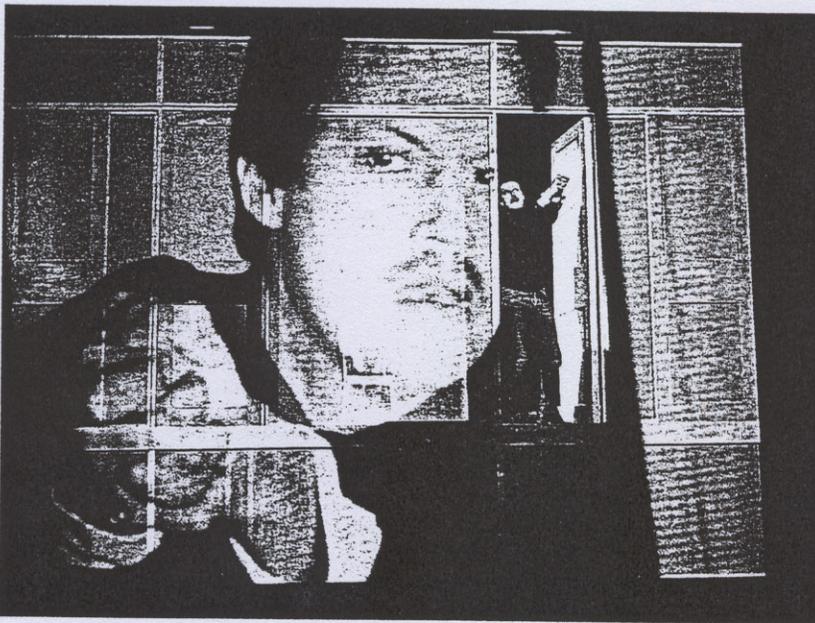


PHOTO ELISABETH CARRECHIO

« Nous sommes censés communiquer de plus en plus et pourtant nous avons souvent des comportements archaïques. »

« Huntsville est une petite ville paisible, où l'on travaille proprement » s'exclame le gardien (Éric Jakobiak), entre deux portes, dans ce lieu quasi aseptisé, vitrifié, qui sans doute est une prison, et où passe, apparaît, se fait entendre une femme en bleu (Delphine Raoult). À Huntsville, aux USA, dans l'État du Texas, vivent 34 000 habitants dont 6 700 sont employés dans les sept prisons de la ville, où s'entassent 13 000 détenus dont 400 condamnés à mort. Là, sur le plateau de la salle Serreau du TGP, un fragment de cet univers donne à penser. Un fragment qui mêle « l'ordre du monde » à deux acteurs et des séquences vidéo, réalisées avec des caméras de surveillance, qui permettent de zoo-

mer sur les mains ou le visage d'un comédien, d'en décomposer l'image dans le décor. Histoire de renforcer la tension de cet univers.

« Il s'agit de comprendre ce qu'est la peine de mort » explique Georges Gagneré, qui met en scène le texte écrit par Franck Laroze. « Nous avons travaillé sur les rapports de culpabilité, de la mort comme limite, de la religion, de l'image et du virtuel qui abolit les limites. Regardons les USA, ce sont les leaders de la technologie, et en même temps, la peine de mort et la religion y ont une présence forte ». Autrement dit, s'opposer à la peine capitale « n'est pas une chose acquise, on a toujours des pulsions de vengeance, que les événements actuels liés au terrorisme illustrent aussi. Cha-

cun vit dans sa bulle, chaque bulle à côté d'une autre bulle, et il faut en sortir, au risque sinon de frôler les choses sans pouvoir les saisir. Nous sommes censés communiquer de plus en plus et pourtant nous avons souvent des comportements archaïques. C'est pourquoi dans le voyage étrange que nous proposons, nous voulons être le plus concrets possible ».

« Ici, dit le gardien, il y a des hommes qui s'échappent d'eux-mêmes, ici il y a des hommes au cœur de rose » et aussi « ici, l'attente est un multiple de zéro, un trou noir ». Ça fait froid dans le dos.

Gérald Rossi

Du 26 octobre au 11 novembre, au TGP, 59, bd Jules-Guesde, réservations au 01 48 13 70 00. Tarif unique 50 F (7,62 E). Du mardi au samedi à 20 h 30, dimanches à 16 h. Le bistrot est ouvert tous les jours et la librairie Folies d'encre assure une vente d'ouvrages 45' avant les spectacles.

Autour du spectacle

Des rencontres publiques avec l'équipe de Huntsville se dérouleront les 4 et 11 novembre à l'issue des représentations. Une table ronde se tiendra dimanche 28 octobre sur la question de la responsabilité civile, avec plusieurs intervenants dont le philosophe Mehdi Belhaj Kacem. Samedi 27 octobre à 18 h 30, présentation en installation vidéo de « Des unis vers... » du poète Franck Laroze, auteur du texte de Huntsville. Avec Olivier Comte et Hélène Lanscotte, vidéo d'Agnès Desnos. Entrées libres mais inscriptions obligatoires pour ces rencontres, au 01 48 13 70 00.

Théâtre/Public

Sarrazac
Laroze
Tsai
Bond
Kantor
Avignon 2000
Moscou 2000



Huntsville ou le jeu paradoxal

Franck Laroze

Huntsville, la honte du monde, élogie de Franck Laroze publiée en 1998 aux Editions Bérénice, a été créée par la Cie Incidents Mémorables dans une adaptation et une mise en scène de Georges Gagneré, avec Eric Jakobiak dans le rôle du Gardien, au Théâtre Molière-Maison de la Poésie de Paris en partenariat avec Amnesty International du 19 mai au 27 juin 1999, puis reprise en septembre 1999 au Centre National des Arts et Métiers, en février 2000 au Théâtre du Jarnisy (Théâtre Intime au Château de Moncel), et au Théâtre de Feu/Centre Dramatique des Landes en décembre 2000.

Une nouvelle version, avec un personnage supplémentaire, sera créée sous le titre de *Huntsville, l'ordre du monde* du 2 au 18 novembre 2001 au Théâtre Gérard Philipe/Centre Dramatique National de Saint-Denis et publiée aux Editions La passe du vent.

Le texte qui suit est une tentative d'approche subjective de la part de l'auteur, et à partir de sa propre poétique, de l'adaptation théâtrale de son texte par le metteur en scène.

*A Eric Jakobiak et Georges Gagneré
qui ont mis à jour la nuit du poème original.*

D'entrée de jeu, à peine installés dans ce mélange d'abandon et d'attention auquel nous étions implicitement conviés, il nous prend à contre-pied. Oui ; placidement, avec une pointe de dédain, il ose nous signifier que nous ne sommes déjà plus ce que nous voudrions être. Il nous retourne et nous dérange sans ménagements ; c'est qu'il nous surveille, ostensiblement, et c'est à la fois drôle et insupportable. Nous étions venus pour voir et entendre, et c'est lui qui nous scrute tranquillement, pesamment, lui qui nous signifie son autorité d'un haussement de sourcil, nous intime de respecter sa discipline, qui nous écoute attentivement. Lui qui devrait pourtant nous ignorer souverainement, nous nier en lui-même pour être au mieux ce que nous voudrions qu'il soit, le voilà qui nous tire de notre passivité de voyeurs pour nous cantonner d'office dans une activité inconfortable, indésirable même, dans un rôle que rien ne nous avait préparés à tenir. Protégé dans son costume

impeccable de gardien de l'ordre carcéral, il inverse les règles tacitement admises, sans toutefois prétendre à aucune subversion, et nous le haïssons déjà de ne pas respecter nos habitudes, l'ordre qui était nôtre ; il nous vole nos certitudes et, ce faisant, nous projette dans une cellule de mal-confort mental. Mais qui devons-nous haïr : le comédien, qui gagne trop à nous dérober notre statut tout en assumant le sien, ou le rôle à la fois bonhomme et glacial qu'il incarne ? D'entrée de jeu, sans qu'il n'ait prononcé aucune parole, nous devons nous poser ces questions sans pouvoir y répondre, nous devons affronter l'angoisse d'ignorer qui détester, et d'être ainsi privés de ce que notre liberté comporte de plus fondamental. Il nous a plongé dans l'impuissance, il est la puissance muette, immémoriale. Certains rient alors, pour se rassurer, comme des enfants effrayés de s'être aventurés dans une grotte inconnue. Nous aurions préféré qu'il nous rudoie ; tout plutôt que ce silence en notre défaveur.

A peine avons-nous compris que la représentation vient de faire de nous ses otages, nous qui ne disons rien, trop interloqués, trop civilisés – c'est-à-dire (cor)rompus à se taire devant les habits de la raison régnante – que le voici qui répond maintenant à ce que notre présence aurait insinué, à ce que nous aurions pensé puisque nous savions déjà, au moment de notre venue, de quoi il allait vaguement être question. Et encore une fois, il nous devance, s'installe en maître absolu du jeu dans son costume effrayant et ridicule, dans une morgue de plus en plus insupportable, que nous reconnaissons pour la subir chaque jour malgré nous, et qui est celle de ce pouvoir qui tire sa légitimité plus de ses attributs que de son utilité. Mais de quel pouvoir s'agit-il ? Du pouvoir du jeu revêtant le costume de la force, ou de la force du pouvoir qui subvertit jusqu'au jeu théâtral ? Malaise, de nouveau, qui réveille celui de nos consciences trop policées.

Il nous répond donc, nous provoque, nous enferme dans le cercle invisible de l'assurance propre à ceux qui obéissent à la norme établie, à ce qui est juste ou décrété tel ; ceux qui font la loi et la lestent de toute sa pesanteur en l'appliquant méthodiquement. Nous sommes innocents pourtant, du moins le pensions-nous, or il nous juge, sèchement, sur le ton hilare et méprisant des divinités administratives prospérant dans nos sociétés. D'un sourire en trois répliques, il assassine

d'embellie notre bonne morale à la mémoire courte. D'un sourire, il annihile notre sécurité intime, ce bonheur fragile de ceux qui croient être du bon côté de la barrière : on pourrait donc vivre, et bien vivre visiblement, sans croire à ce que nous croyons ? On pourrait vivre normalement sans respecter la même frontière que la nôtre entre ce qui est juste et ce qui ne l'est pas, sans tendre en permanence vers plus d'humanité, sans chercher à fonder sa puissance sur la clairvoyance ? Oui, manifestement, on peut très bien vivre, sans honte, en faisant mariner des êtres humains dans l'angoisse avant de les tuer. Après tout, cela s'est vu faire, cela se voit toujours ; cela se répétera encore, il n'y a que des façons plus ou moins déclarées de le faire. Et son costume n'est-il pas, à peu de choses près, celui qui représenta autrefois la résistance à la barbarie, à ce que nous tenions aussi pour inacceptable ? Et nous le détestons de brouiller ainsi notre imaginaire, notre vision traditionnelle d'un passé et de valeurs communes. Trop vite, en trois répliques, il a suscité en nous toutes ces questions qui se télescopent sans pouvoir s'organiser en une réponse cohérente. Il nous a interloqués, alors il nous faut le laisser aller plus avant pour essayer de comprendre.

C'est là qu'il s'assoit, calmement, pour nous faire la leçon et rectifier la récitation que nous aurions voulu lui faire entendre. Car nous étions venus le condamner, quoi qu'on en dise, et c'est lui qui va nous égrener les termes de notre condamnation, qui va jouer au guide touristique botté et apaisant, à toute éventualité, prêt à toute objection, préparé à toute velléité de notre part. Et nous sommes contraints de l'écouter, car sa langue est une mélodie redoutable, assenant sa litanie liquide qui nous fige. Son verbe est une lave chaude, élémentaire, qui nous enveloppe tout en charriant les scories les plus infâmes. Nous faisons partie de son jeu, il le sait et sa maîtrise augmente d'autant ; il nous humilie, presque avec tendresse, comme un père qui raconte à ses enfants une jolie mais incroyable histoire pour leur faire entrer dans le crâne son sens de l'Histoire. Sa confiance nous révèle alors déjà moins : elle est lisse et inexorable comme celle des servants d'une technologie à l'indubitable efficacité. Nous servons la même idole, nos cultures sont jumelles : nous nous reconnaissions en lui et il est trop tard pour en être écoutés. Maintenant, nous avons compris que sa "culture" n'est qu'un maintien de l'ordre déguisé. Et la nôtre ?

Nous sommes devenus ses jouets, c'était prévu, et le voilà qui joue davantage avec nos nerfs. Il enfle sa blouse immaculée et, par ce geste, nous rappelle moins sa fonction que son dessin : faire de nous, sinon ses cobayes, du moins ses patients. Est-ce l'homme de loi, le bourreau mécanique qui jouit d'aiguiser ce qui reste de nos scrupules, ou le comédien qui se venge sur nous d'être d'ordinaire le cobaye consentant de nos refoulements ? On ne sait, on ne veut plus, on ne peut plus savoir : ils coïncident trop bien l'un avec l'autre, leurs bouches ne font plus qu'une, elles ont fait du silence de l'attente une musique de la parole. Nous n'avons pas réagi, nous n'avons pas cherché à le bâillonner – ce qu'autrefois le public s'autorisait encore par des lazzis et sifflets – alors même que le fait qu'il nous ait si directement impliqués l'aurait justifié : il a donc gagné le duel qu'il avait provoqué. Il nous a testés, il a percé la baudouche de nos bonnes intentions et nous a mis le nez dans notre inertie véritable. Il a fait de nous des moins que lui. C'est donc qu'il n'est pas rien, et il devrait profiter outrageusement de sa victoire.

Mais le voilà qui doute de son triomphe fulgurant et trop facile. Son arrogance, qui est celle de ceux – individus ou

sociétés – qui ont accédé trop rapidement à un statut d'autorité, s'effrite pour soudain craquer comme un vernis jeté bien hâtivement sur le mur faussement opaque de notre présence : il aurait honte, cela se voit souvent, de sa force écrasante, il douterait, vraiment, de sa tâche ou de son interprétation ? Car le voici qui se fendille sous nos yeux, qui bascule dans une longue suite de mauvais jeux de mots, rendant pitoyable la langue à laquelle il nous avait accoutumés, retombant dans l'enfance railleuse et cruelle pour se masquer, en un ultime essai, la cruauté sournoise de sa vie d'adulte. Nous ne réagissons pas puisqu'il nous avait imposé le givre de l'effroi : son jeu, dès lors, tourne à vide puis s'effondre. Il voudrait nous implorer de rire avec lui pour l'excuser, on le sent, mais nous nous vengeons enfin en restant ce qu'il a fait de nous : des individus pétrifiés par une vérité aussi ignoble qu'insoupçonnée. Qu'il sombre, se dit-on, et qu'il nous rejoigne dans le silence des déçus, tout en espérant qu'il n'en fera rien ; ç'aurait été trop court. Il devrait nous en vouloir, mais il ne le peut ni ne le doit puisque nous n'avons fait que respecter les termes immondes de son contrat tronqué d'avance : avoir, pour lui, serait déroger à ce rôle auquel il tient tant, ce pacte qu'il nous a imposé et que nous voulons aussi le voir assumer jusqu'à son terme. Mais quel rôle ? Celui du gardien d'un crime parfaitement huilé, ou celui de la perfection criminelle qu'héberge chaque comédien en quête d'absolu, cette perfection qui vise à incommensurablement, au plus haut, le rôle qui lui a été confié et qu'il cherche à marquer du sceau indélébile de sa maîtrise ? Et ne nous dévoile-t-il pas autre chose ? Car nous-mêmes, en quoi sommes-nous acteurs (ou auteurs ?) de nos propres vies, en quoi répétons-nous ou non le texte écrit en nous par notre culture ? Et quelle vénération, quelle déstabilisation aussi, cette répétition alimente-t-elle en nous ? Ici, au plus haut du paradoxe liant le comédien à son interprétation et l'être à la fable de son temps, au plus profond de cet état hypnotique, sommeil du discernement, dans lequel nous sommes plongés, il convient de s'interroger et, avec le recul vis-à-vis du temps du rêve que procure le réveil, de répondre avec le plus d'acuité possible.

Au cœur de la représentation théâtrale, il y a le rapport trouble, paradoxal, que l'interprète entretient avec son personnage, rapport qui suscitera et entretiendra par l'illusion du jeu le rapport tout aussi trouble du spectateur avec la représentation, rapport faisant lui-même écho à celui qu'entretient tout un chacun avec sa propre culture. L'interprète, ou le représentant absolu de l'aporie fondamentale sous-tendant chaque existence. Tout interprète est à la fois acteur et comédien, saillant sur les cases noires ou blanches de son échiquier mental, oscillant en permanence d'un hémisphère cérébral à un autre afin d'atteindre cette maîtrise qui est point d'équilibre parfait, harmonie telle qu'il devient impossible de distinguer à quelle corde psychique il a recours. Acteur, plus qu'il n'agit, il "est agi" par quelque chose qui le dépasse et, vis-à-vis de son personnage, il est ce qu'il n'est pas. Il fonctionnera alors sur le mode de l'empathie et, littéralement, il mettra "sa vie en jeu". Cette démarche sensible, où il avancera en aveugle, à l'intuition, lui sera d'abord nécessaire pour ressentir profondément, de l'intérieur, son personnage. Mais s'il la menait jusqu'à son terme, n'utilisant qu'elle pour assumer son rôle d'interprète, outre qu'il pourrait sombrer dans un naturel quasi pathologique, il finirait par s'oublier lui-même si complètement que non seulement, obnubilé par la fin qu'il vise, il perdrait ses moyens et deviendrait incapable de jouer, mais surtout il risquerait de

Théâtre Molière Maison de la poésie

Huntsville, la honte du monde,
dépliant-programme, mai-juin 1999, page 2

Amnesty International Campagne Etats-Unis (tel : 01 49 23 11 17)

Brutalités policières par les forces de police et le personnel pénitentiaire. Mauvais traitements et abus sexuels dans les prisons. Demandeurs d'asile traités comme des criminels. Peine de mort. Mépris des normes internationales relatives aux droits de l'être humain. Transferts d'armes et de matériel de sécurité et d'entraînement parfois utilisés pour commettre des violations des droits fondamentaux dans des pays étrangers. Ce cauchemar ne touche pas tous les Américains, puisque le plus grand nombre de victimes fait partie des minorités. C'est en effet dans un contexte d'inégalité raciale, sociale et économique que sont commises ces violations. Voilà ce que vont s'employer à dénoncer et à combattre les membres d'Amnesty International durant près d'un an. Le message délivré durant sa campagne de sensibilisation et d'action est clair : **les mêmes droits pour tous !**

Huntsville et les couloirs de la mort américains

En 1994, un reportage télévisé était consacré à Pierre Duterte (auquel le livre est dédié), médecin français et alors membre d'Amnesty International, qui se rendait régulièrement à Huntsville pour tenter de tisser d'ultimes liens avec ceux que la barbarie de la société américaine avait définitivement condamnés. Touché et déjà sensibilisé à ce problème, Franck Laroze décida d'y consacrer ce texte poétique sans concession bâti sur le principe de la montée de l'angoisse propre à chaque condamné en attente, à défaut d'un sursis hypothétique, de son exécution.

Située au Texas, Huntsville compte 34 000 habitants dont 6 700 sont employés par les 7 prisons de la ville pour surveiller 13 000 détenus, en particulier ceux d'Ellis One Unit, centre de détention où près de 400 condamnés à mort sont en attente de leur exécution par injection létale.

« Le Texas est l'Etat où ont lieu le plus d'exécutions aux

Etats-Unis. Vingt condamnés à mort y ont été exécutés en 1998, dont une femme et trente-sept en 1997. » (Le Monde, jeudi 28 janvier 1999)

« A Huntsville, la mise à mort obéit à un rituel immuable. En présence de dix témoins, de cinq journalistes et d'un prêtre installés dans des pièces vitrées attenantes, le condamné est sanglé sur une table, mis sous perfusion. Il prononce ses dernières paroles. Dans une autre pièce, derrière une glace sans tain, le bourreau, un volontaire anonyme, injecte une solution chimique qui endort le condamné, bloque sa respiration et stoppe son cœur. La mort survient en six à sept minutes. » (Jack Lang, Le Monde, 6 mars 1999)

« Aux Etats-Unis, depuis 1976, plus de 500 condamnés à mort ont été exécutés ; 3 517 attendent dans les couloirs de la mort. (...) La société américaine paraît emportée par un vertige de violence et de mort. Elle ne se libère pas pour autant du crime. Simplement elle ajoute la mort à la mort. » (Robert Badinter, Le Nouvel Observateur, 12 mars 1999)

L'adaptation théâtrale

L'adaptation a été mise au point par le metteur en scène après un travail de fond avec l'acteur sur le texte de l'Élégie. Initialement composé du point de vue d'un Européen indigné (le poète finissant par désirer qu'on détruise son texte), il a fallu le retravailler, presque le retourner contre lui-même, pour le mettre dans la bouche d'un gardien du pénitencier de Huntsville.

Résumé de la pièce

Dans une petite salle attenante au couloir de la mort, un gardien de Huntsville vient surveiller le public, aux opinions contrastées, en attente d'une exécution. Dans une première phase (*La provocation*), il prend à partie les spectateurs aux idées humanitaires et abolitionnistes, tentant de vanter les mérites de Huntsville. Il se rend bientôt compte de l'inanité de ses propos et, lors de la deuxième phase (*La confrontation*), il énonce, tout en la découvrant, la vérité de ce qui se pratique à Huntsville et à laquelle il participait en la refoulant. Puis vient l'impossibilité de regarder plus longtemps la vérité en face et il cherche à s'en délivrer, à s'en délester lors de la troisième phase (*La rémission*) en égrenant durant une longue litanie tous les aspects de ce rituel de l'horreur. Sa prière salvatrice lui permettra alors, dans la dernière phase (*Le sacrifice*), de reprendre froidement son activité de bourreau.

s'épuiser très vite et de ne pouvoir reproduire fidèlement chaque soir son interprétation. Comédien, il doit être capable du contraire, ne pas être ce qu'il est, faisant appel à toute sa technique et sollicitant son esprit critique afin de mieux se distancier de son personnage. Cette mise à distance, où il se voit et se juge lucidement comme de l'extérieur de lui-même en train d'agir et de jouer, lui permettra de corriger son jeu, de moduler ses effets, de les reproduire et de les affiner à volonté, sans verser dans une identification aussi incongrue que destructrice. Cependant, utilisée à l'exclusive, cette pente de l'esprit spécialisée dans l'artifice, ce "métier" ou complexe d'Amphitryon, peut dégénérer et aboutir à un jeu étincelant mais désincarné, superficiel, desséché, et compromettre la fin en ne s'attachant qu'aux moyens. Plus il acceptera d'être ballotté entre l'affirmation de la négation et la négation de l'affirmation pour en opérer la fusion, plus ces deux façons d'appréhender le jeu seront harmonieusement mêlées par l'interprète, plus il se connaîtra intimement et saura en jouer, et plus il se rapprochera de cette maîtrise où il sera devenu impossible de distinguer le sensible de l'intellect, le fond de la forme, cette maîtrise qui fera dire de lui qu'il était fait pour ce rôle ; celui qui se l'est approprié au plus juste. L'interprète se retrouvera ainsi au

cœur d'une sorte de nœud sacrificiel. Tout d'abord de façon tenue, désirant quand même un tant soit peu se démarquer des autres interprétations possibles, passées ou à venir, il devra figer la mémoire du spectateur, la lier à son interprétation plutôt qu'à une autre. Ensuite, devant être au mieux ce qu'il n'est pas, dans le pur don de soi au profit non seulement de la parole de l'auteur mais surtout de l'interprétation palimpsestique du metteur en scène, de la recreation/récreation de ce dernier, il lui faudra bien se "sacrifier", délaissier une part de sa propre subjectivité, de sa propre approche du texte. Ensuite, faisant écho à cet acte d'inconscience provoquée, à cet effacement prémédité, sa conscience ne pourra que réagir en fomentant une puissance d'oubli que son interprétation sera capable de susciter, comme un voile immense jeté sur tout autre source possible de cette parole qu'il doit rendre sienne, insurpassablement. L'interprète, pour exister vraiment, devra alors s'astreindre à devenir un voleur de feu, à dérober à ses véritables "créateurs", l'auteur et le metteur en scène, une beauté qu'il ne peut ou ne doit lui-même mettre à jour mais qu'il recherche et qu'il présente, puis à l'incarner et à la propager comme si elle était sienne, comme si elle jaillissait de lui pour la première et dernière fois. Et pour ce faire, il aura besoin de retrouver au plus près le flux même de la

source dont son texte est issu, d'en détourner le cours pour le rendre semblable aux flux profonds qui l'animent : de "sacrifier" pour partie le texte de l'auteur et sa revisitation par le metteur en scène afin de les mieux faire crépiter dans le brasero de son interprétation. Ce nœud sacrificiel, fruit de toutes les collaborations, toutes les érosions, est l'enjeu même du travail du plateau. Tout sacrifice est un rituel conjuratoire d'une destruction possible, et l'acteur, traversé par tous ces flux contradictoires, sera l'ultime vecteur de la cristallisation des ambiguïtés sacrificielles de la conscience qui fondent le jeu.

Faisant écho à cette tension précaire – ce désir incandescent – qu'attise l'interprète entre oubli et hyperconscience de soi, provoqué par elle en fait, il y a le rapport que le spectateur entretient avec la représentation et qui, en retour, influence le jeu de l'interprète. Absorbé par le jeu, se diluant en lui, le spectateur sera happé par le *spectaculaire* tout comme il peut l'être par l'image (picturale ou télévisuelle) : il ne sera plus lui, mais la chose en train de se jouer sur scène. Par intermittences, il s'en dégagera, retrouvera son esprit critique et jugera ce à quoi il assiste, surtout si, paradoxalement, l'interprète qui devrait faire mine de l'ignorer le prend à parti ostensiblement. D'une façon ou d'une autre, pour l'inclure dans la représentation : identifié comme spectateur, il redeviendra lui-même, car la conscience est ainsi faite qu'elle veut toujours, pour se préserver, se défaire de ce qu'on lui intime. Cette phase de distanciation, rendue possible par l'écrasante présence physique, est l'essence même du théâtre. Et ce trouble, ce va-et-vient entre inconscience et conscience, est comme un condensé ponctuel de celui vécu par chacun vis-à-vis de sa propre culture. Comment peut-on vraiment savoir si l'on pense par soi ou selon les canons de la pensée collective du moment ? Et comment vivre au mieux cette incertitude, au moins aussi harmonieusement que l'interprète essaie de le faire sur scène, cette miniature implacable du monde ?

A la différence des auteurs d'autres genres littéraires qui peuvent se satisfaire de l'intimité dans laquelle leurs œuvres sont produites et reçues, l'auteur dramatique doit comprendre tout cela, il doit l'accepter et même en jouer. Pour devenir ce qu'il n'était que virtuellement, sur le papier, il doit accepter ce "sacrifice" d'être mieux dit par autrui, d'être – salutaire exercice – en partie dépossédé de ce qui lui était le plus cher : la spécificité de sa parole, tant les inflexions de l'acteur ne pourront jamais, et heureusement, être exactement celles de l'auteur, et tant l'auteur n'est jamais totalement l'unique possesseur de sa parole non seulement nourrie d'autres paroles, celles d'auteurs ou non, mais aussi composée en grande partie par un souffle dépassant le cadre de sa propre existence. L'auteur, en un sens, est même un meurtrier impuni puisque l'écriture de son texte vise toujours plus ou moins à éclipser, à faire disparaître les textes précédemment écrits par d'autres sur le même sujet, à imposer sa forme à un fond identique afin de mieux l'exprimer, d'inventer le style propre à émouvoir la sensibilité de son temps : de renouveler une thématique. Plus qu'un "créateur", il n'est jamais qu'un passeur de voix harmonieusement, habilement confondues : un producteur de palimpsestes acharné à maquiller ses influences quand il ne peut les dépasser. Il doit donc accepter que ce passage ne s'arrête pas qu'à lui, ne s'attache pas qu'à son nom, misérable coquille de l'orgueil, et qu'il perdure après qu'il lui a donné un peu mieux forme. Le dramaturge est un poète démultiplié qui ne peut se cantonner à la simple lecture de ses

textes, et qui pourra d'autant mieux acquérir son statut que sa parole lui sera "volée", interprétée par le plus grand nombre possible d'interprètes ; plus il sera effacé par les interprétations que susciteront son œuvre, et plus, paradoxalement, il existera. Poète intégral, il aura compris que l'écrit n'a qu'un temps, trop prolongé et honoré dans nos sociétés, mais qu'il n'est rien sans l'oralité vivifiante qui s'en saisit, tout comme l'action peut seule prolonger la pensée qui, sinon, s'enroulerait sur elle-même pour s'étioler en conjectures aberrantes. L'action véritable est toujours muette, mais la poésie véritable est la parole révélée de l'action. Ainsi, pour être vraiment, l'auteur, tout gonflé encore de la fierté d'avoir mis à jour une parole qui le dépasse et d'incarner pour un temps la culture de son temps, refoulant le fait qu'il n'a que réécrit une version du palimpseste que sa culture a déposé en lui et qui sera fatalement à son tour effacé par un autre auteur, devra ainsi provoquer lui-même son "sacrifice", sa disparition immédiatement conjointe à sa renaissance, et choisir minutieusement ses "boureaux" : le metteur en scène et l'acteur. Le corps resplendissant de l'acteur sera l'esprit sacrifié de l'auteur par la lame interprétative du metteur en scène. Ici, l'on voit bien qu'il est question du cœur du "sacré" ou de quelque chose d'aussi essentiel. Mais celui du théâtre n'est-il pas, historiquement, antérieur à celui du religieux, et non, comme on l'a longtemps prétendu, son rival relégué au parvis des chœurs de pierre où aurait été dite la véritable "bonne parole" ? Le premier, du moins, a toujours fondé sa force sur l'acceptation de la critique, le second sur son refus. Et l'on a souvent tué au nom du second, jamais en celui du premier...

Ecartelé entre ces exigences aussi contradictoires que complémentaires, il y a le metteur en scène, intermédiaire indispensable – arbitre – de ce trafic des consumptions réciproques, dont le rôle est celui de l'entremetteur gardant à distance l'auteur et l'acteur, comme deux aimants séparés par la même polarité, pour les faire brusquement coïncider lors de la représentation. Il doit faire de l'acteur une sorte d'auteur, et de l'auteur un acteur endossant pleinement la responsabilité de ce texte, mais un acteur "passé" qui a (été) joué, a été agi, par l'écriture de ce texte parmi d'autres. En un sens, il charge l'acteur du texte pour en délivrer l'auteur, permettant ainsi à l'auteur délesté de sa forme encombrante et mise en lumière de replonger dans cette obscurité, dans ce tatonnement paradoxal qui est le propre de la création et qui consiste à transcrire dans un langage personnel ce qui ne l'est pas et appartient à l'espèce humaine tout entière. Le metteur en scène est donc un accoucheur gémeaux, évitant à l'auteur de prendre son rôle trop au sérieux et permettant à l'acteur de prendre le sien au sérieux : il est le maître des transferts d'énergie. Rôle délicat, primordial, d'autant que lui aussi sera toujours tenté de "faire parler" le texte à sa façon en adaptant la parole du "créateur", adoptant ainsi, mais de façon bien moindre, la démarche propre à l'auteur. Les metteurs en scène les plus lucides savent cela sans l'avouer vraiment, préférant dire qu'ils ont cherché à restituer ou décrypter "l'esprit" du texte initial. Quant aux autres, se servant d'un texte pour énoncer, y projeter leur propre vision même si celle-ci permet à la sensibilité d'une époque de se réapproprier les classiques porteurs d'invariants de la conscience (collective ou individuelle), ils se tourneront plus volontiers vers des auteurs morts, les "cadavres" étant plus faciles à faire chanter, que vers des auteurs vivants qui risqueraient d'éclipser leur omnipotence, un peu à la façon des religieux institutionnels qui sont toujours trop pressés de

Eric Jakobiak dans *Huntsville, la honte du monde*, Théâtre Molière-Maison de la poésie, mai-juin 1999. (Nelly Amado)



voir disparaître leur "prophète" pour mieux s'approprier sa parole. Il faudra donc, à un metteur en scène et un auteur qui décideraient de cheminer ensemble, plus que du courage ou de l'humilité : de l'honnêteté intellectuelle, afin de préserver intacte, performante, cette tension entre deux subjectivités qui, acceptant de se compléter, aboutiront à une vision qui aura nécessairement plus de relief, de profondeur, que celle d'un auteur assurant la mise en scène de son propre texte sans en éviter les lourdeurs ou en exploiter les failles. Car l'acte de mise en scène n'est pas simple mise en acte d'une parole originelle qui serait celle de l'écriture : nouveau palimpseste sur le palimpseste du texte destiné à mettre en branle le palimpseste du jeu, réécriture invisible de l'écriture-

re visible, il doit rendre vie à ce qui est déjà mort puisque figé par des mots, redresser la marionnette de l'auteur pour tirer les fils de l'acteur, et cela non pas tant au moyen de ce que le texte dit, mais plutôt en décryptant ce qu'il ne dit pas, ce que l'auteur, le sachant ou non, a dissimulé derrière le paravent du texte : dépassant la simple subjectivité de l'auteur, il cherche à restituer ce qui fait sens commun, la part objective de conscience collective incluse dans le palimpseste initial du texte. Archéologue du sens et architecte des sens, le metteur en scène, sacrifiant le couple auteur-acteur et se sacrifiant lui-même à ce qu'il ne peut en contrôler, révèle à l'auteur son inconscient et en donne conscience à l'acteur pour irriguer le psychisme du spectateur. Si la repré-

sensation théâtrale est diamant éphémère aux éclats de multiples incidences mémorables pour le spectateur, l'auteur en fournit le sombre et inépuisable carbone constitutif, l'acteur en fait briller des facettes, mais le metteur en scène en est le tailleur intégral. A chaque représentation, le nœud sacrificiel du jeu se dénoue, le diamant se consume, et l'alliage des trois – présence du jeu de l'acteur, maîtrise oblatrice et harmonieuse du metteur en scène, absence rayonnante de l'auteur – flambe pour révéler/réveiller quelque chose chez le spectateur à la fois en distance et en fascination par rapport à la combustion scénique. La représentation terminée, quelque chose couve encore, qui ne demandera qu'à repartir : la braise de la mise en scène.

Il y aurait ainsi une parenté évidente, encore à préciser, entre le théâtre, la culture même, et le phénomène religieux au cœur desquels se retrouvent la mort ritualisée par un jeu de signes, de masques, qui sont autant de "sacrifices", de détournements, de "trahisons" et de revirements, d'interprétations concurrentielles, voire d'usurpations et de fuites en avant pour dissimuler une vérité originelle qui est moins de savoir qui a tué ou a été tué (clef de voûte de la littérature policière prospérant dans les sociétés du refoulement institutionnalisés), mais comment et pourquoi ce "meurtre du texte originel" et pour toujours inconnaissable a été perpétré. Certains chercheurs ayant étudié le mythe chrétien n'ont-ils pas d'ailleurs récemment suggéré que le corps sacrifié des évangiles serait moins celui d'un homme que celui d'un texte, et que ce serait là précisément le sens caché mais véritable de ces textes "sacrés" ? Et cela, qui mieux que Shakespeare, fils de boucher, de celui qui tue pour perpétuer la vie (office de sacrificeur rempli par des religieux chez les juifs et les musulmans), l'a compris et mis en scène, d'où la fascination qu'il exerce toujours ? On s'expliquerait ainsi pourquoi, par exemple, certains, combinant les fonctions d'auteur, de metteur en scène et d'acteur, ou les exerçant séparément mais les comprenant mal, succombant à un narcissisme pathologique, se soient pris un temps pour des prophètes ou aient versé dans un mysticisme fumeux, l'auteur ou le metteur en scène étant chacun tenté de se prendre pour un *deus ex machina*, et l'acteur vivant son interprétation comme une "incarnation" au sens chrétien qu'en donne le mythe (Jésus-Christ n'étant jamais que l'être humain Jésus qui s'est pris pour le Christ annoncé par les textes antérieurs aux évangiles qui le mettent en scène et qui lui firent expier cet orgueil sur une croix plus symbolique que réelle). On le voit ici : le théâtre est au cœur de notre culture et du rapport au(x) texte(s), à la "Loi" qui en découle. Tout théâtre, où la vie se met toujours en jeu, serait donc dévoilement d'un "sacrifice" multiple consenti dont les spectateurs se rendraient complices : sacrifice des textes précédents par celui de l'auteur, sacrifice du texte de l'auteur par le metteur en scène et l'acteur, sacrifice du texte tel que l'entend le metteur en scène par le souci de respecter le texte initial de l'auteur et l'interprétation fuyante de l'acteur, sacrifice enfin de l'acteur et de son propre désir d'incarnation au profit du texte de l'auteur filtré par le metteur en scène. Sacrifice, donc, de l'ancestral et primaire désir délirant d'une parole unique ayant force de loi, sacrifice de l'un au profit du multiple, sacrifice du désir métaphysique porté à son incandescence afin d'aboutir à cette essence de toute spiritualité, cette sagesse que draine le théâtre depuis toujours. Et ce processus, pour douloureux qu'il soit d'abord ressenti, où chaque unité doit consentir à un abandon de ses prérogatives au profit d'une unité plus haute et complexe, plus harmo-

nieuse, est celui de la vie même ; il est, poétiquement et scientifiquement, ce qui définit toute origine, toute création du vivant. Il est la vérité essentielle toujours en quête d'une parole pour la restituer. Parole qui, dans notre culture, s'est d'abord exprimée dans le théâtre et la poésie grecques, pour ensuite éclater à grande échelle et se figer dans les trois traditions religieuses monothéistes, et resurgir à nouveau sur les scènes théâtrales et littéraires. Et plus que susciter une *mimésis* ou une *catharsis*, le théâtre a pour vocation de dévoiler, de révéler sous des formes et des intrigues différentes cette vérité ; d'y faire participer le spectateur pour qu'il accepte de la reconnaître également comme sienne puisqu'il la refoule, l'ignore, ou ne la ressent plus s'il est venu assister à la représentation. Le théâtre, ou le miroir physique des ressorts récurrents du psychisme humain, individuel ou collectif. En fait, il n'est même de théâtre que psychique voire même qu'"apocalyptique".⁵

Evidemment, si vérité il y a, refoulements il y aura forcément, qui seront à l'œuvre tant dans le religieux que dans la culture, chez les spectateurs, et aussi dans le théâtre qui aura pourtant vocation de les dévoiler. L'organisation rassurante des refoulements de tout genre, et pas seulement de celui de brouillage de la "parole originelle", est, on le sait maintenant, la pierre angulaire sur laquelle se sont bâties toutes les églises. En un sens le religieux est du théâtre mal compris, du rituel communautaire et vulgarisé qui se prend trop au sérieux en jouant toujours le même texte maquillé et en faisant répéter aux fidèles (spectateurs toujours tentés de devenir des sectateurs) des litanies censées les guérir de leurs maux d'âme. Refoulements, encore, à l'œuvre dans toute culture qui ne peut survivre qu'en invoquant les textes du passé sans en respecter l'esprit, qu'en glorifiant les "créateurs" tout en les faisant allonger sur un lit de Procuste par des "usurpateurs" qui feront carrière en commentant ce qu'ils n'ont pas inventé, ou qui, et cela nous ramène à notre texte, propose une vision idéale du monde tout en permettant, à plus ou moins long terme et de façons plus ou moins directes, de commettre l'ignominie en son nom. Refoulements innombrables chez les spectateurs, d'ordre intime d'abord, mais aussi de leur rapport à leur propre culture qui les éveille autant qu'elle peut les aveugler. Refoulements, enfin, spécifiques au théâtre lui-même qui, pour maintenir la tension créatrice visant à dévoiler les refoulements précédents, doit entretenir jusqu'au dernier moment celui qui l'alimente, ce rapport texte(s) – auteur/metteur en scène/acteur(s) dont il a déjà été question. Cette tension (ce "sacré") est d'ailleurs directement perceptible, presque palpable, lors des répétitions où la scène semble dicter d'elle-même, et en dehors de tout texte, ses propres contraintes, une dramaturgie interne électrisant chaque participant à tel point qu'un œil extérieur et clinique serait tenté de la décrire comme une sorte de contagion hystérique ; de propagation du refoulement qui, tôt ou tard, finira par éclater dans la "révélation" induite chez le spectateur, si possible à l'issue du sommeil du consentement dans lequel l'aura plongé la représentation (les rêves ne révèlent-ils pas la trame cachée du réel ?). Ce réveil, si il a lieu, ne sera que la dissipation du malaise latent chez le spectateur et coïncidant avec la "mise en forme" de sa propre existence figée dans des habitudes de pensée.

Et plus les refoulements seront puissants, plus l'énergie qui en résultera sera puissante : toute action se nourrit de l'ignorance. On commence ainsi par croire que l'on a écrit

un texte contre la peine de mort, avec toute la tension que cela suppose, et l'on finit par découvrir que, non seulement cela ne pourra venir à bout de la détermination de plusieurs millions d'Américains et qu'il fallait plutôt y voir le désir de surpasser les textes auparavant écrits sur le même sujet, mais aussi que le texte caché, retourné par la mise en scène pour être adapté, dynamitait la nature même de l'écriture, du théâtre et de toute production culturelle, faisant à nouveau de tout texte un palimpseste en sursis et nous rappelant bien à propos que, déjà, le Nouveau Testament ne s'était appuyé sur l'Ancien que pour mieux le prendre à contre-pied avant de subir à son tour le même sort que le Coran. D'autres respectaient une religion du bien ou une culture des Droits de l'Homme, et ils se rendent compte un jour qu'elles n'ont toujours servi avec une redoutable efficacité qu'au renforcement de la puissance des instincts les plus bestiaux. Certains croyaient venir affermir, en tant que spectateurs, leurs penchants abolitionnistes et ils se retrouvent, face au représentant caricatural d'une culture des "libérateurs" si proches de nous, dans la position biblique de pères face à des fils qu'une voix supérieure intime de sacrifier. Certains pensaient venir se gausser de leur culture humanitaire et compréhensive, or un gardien de nos bonnes consciences en sursis vient leur rappeler que toute culture n'est jamais qu'un système de jugement moral habilement tourné. Quand la révélation des refoulements a eu lieu, rien n'est plus si simple, l'énergie simpliste qui nous portait se dissout : nous nous retrouvons face à la réalité, à la complexité, et notre désir doute et de ses fondements et de ses objets. Dorénavant nous savons, nous sommes libérés de l'aveuglement, mais comment avancer privés de boucs émissaires symboliques avec la même détermination que mettent les Etats-Unis à entretenir la guerre économique en sacrifiant régulièrement des boucs émissaires sociologiques ? Nous sommes devenus comme ces parents vieillissants réprouvant que leurs enfants fassent les mêmes erreurs qu'eux sans pouvoir les en dissuader : nous avons honte, et à part refaire l'Histoire, ce dont nous n'avons plus le courage, rien n'y changera hormis l'effondrement que ces enfants connaîtront, eux aussi, bientôt.

Les civilisations vieillissantes, pudiquement nommées "matures", qui ont compris ces modes de refoulement apprennent toujours à en faire un art, c'est-à-dire un glissement conjuratoire du réel vers l'imaginaire ; plus l'art est abouti et raffiné, plus la fin est proche. Celles qui se targuent de leur jeunesse pour se cacher leur immaturité et la violence de leurs origines, égarées dans la fausse urgence de l'instant, tout occupées à se projeter en avant, croient dur comme au fer des barreaux aux vertus d'une politique qu'elles disent "réalistes" (ou pragmatiques), à cet abîme qu'est le glissement de l'imaginaire vers le réel. Or toute projection étant le fruit d'un refoulement, d'un manque entretenu de connaissance, il n'est pas étonnant qu'elles préfèrent encore le spectacle à l'art, la surface à la profondeur. L'extension du spectaculaire, qui est prolifération rentable du refoulement, n'est rien d'autre que le signe de cette fuite malade de la vérité, fuite évidemment toujours pré-sentée de façon inversée comme le signe d'une bonne santé morale. Au théâtre, ensuite, d'inverser encore ce qui l'a été une première fois et de dévoiler les fondements véritables de toute "morale". Car seuls ceux qui ont commis, ont peur de commettre, ou vivent dans le "mal" rêvent du "bien". Les peuples cherchant une morale à laquelle se raccrocher ou l'invoquant à tout bout de champ sont généralement com-

posés de criminels qui ne s'acceptent pas. A l'inverse, celui qui vivra dans le "bien", n'invoquera jamais ce qu'il est comme un idéal à atteindre mais sera plutôt capable d'innombrables carnages imaginaires ; de représentations. Celui qui condamne ou juge un meurtrier, refoulant les possibilités de son imagination, sera toujours un meurtrier en puissance, de soi ou d'autrui, par délégation ou non : il chargera le meurtrier de ses propres actes inaccomplis. Mais celui qui répugne à condamner un meurtrier, lui, sera toujours incapable de commettre un meurtre. Toute morale n'est que le déguisement d'une culpabilité non avouée.

La suite, et pour peu qu'on ait saisi tout cela, n'a finalement que peu d'importance. La violence inversée est le cœur du théâtre, son fondement, et une pièce sur la peine de mort, maintenant que les dieux sont morts, en est peut-être le meilleur miroir, du moins un excellent révélateur, surtout si elle s'attache en partie à dévoiler l'inconscient des Américains qui ont "sacrifié" les valeurs du Nouveau Testament qu'ils se targuent de défendre à celles de l'Ancien Testament qu'ils appliquent jusque dans l'absurdité de la Loi du Talion.

Là, devant nous, l'acteur gardien du terrible secret va continuer à jouer, à se vautrer dans l'indécence de la dénonciation facile et du remords chanté, magnifié, récitant sa litanie conjuratoire sur le ton d'un évangile du crime rendant significative la topologie des lieux, dénonçant la seringue de drogue mortelle légalement injectée par ceux qui pourchassent les pourvoyeurs de drogues illégales, raillant doucement les détournements opérés par les serviteurs du religieux, de la médecine et de la technologie, déglustant presque une colère dont on ne veut savoir si elle est feinte ou non, et débordant sa grande mort ou condamné pour aiguïser l'intensité de la petite mort de sa jouissance

Poète, dramaturge, essayiste et critique, Franck Laroze est né en 1966. Après une vie itinérante à travers l'Europe, il se consacre à divers genres d'écriture depuis 1992 en commençant par publier dans de nombreuses revues. Suite à une lecture de sa pièce *Les meutes* organisée en 1998 au Carreau/Scène Nationale de Forbach par le metteur en scène Georges Gagné, ils fondent ensemble avec l'éditeur Thierry Renard la Cie *Incidents Mémorables*, vouée à la création contemporaine, afin de susciter l'émergence d'un répertoire propre à leur génération et qui rapproche les enjeux du plateau de ceux de l'écriture. Prolongeant cette démarche, la Collection théâtrale *Incidents Mémorables* a été inaugurée cette année aux Editions La passe du vent.

Incidents Mémorables a depuis créé *Huntsville, la honte du monde* en 1999, *Impuretés* (avec des textes d'une vingtaine d'auteurs contemporains) pour la première des *Nuits Inter Dites au Flèche d'Or Café de Paris* en avril 2000, *H Manifeste(s)*, cab@ret politique d'après des textes de Franck Laroze et Christophe d'Halliville (avec une aide à l'écriture de la DMDTS) dans une conception et une mise en scène de Georges Gagné en mai 2000 aux XI^{èmes} Rencontres Internationales de Théâtre de Dijon du Théâtre national Dijon-Bourgogne, et *IsleKropoétique*, spectacle de poésie électronique avec le soutien du Ministère de la Culture et de la Communication (D.M.D.T.S), en septembre 2000 au Centre Georges Pompidou dans le cadre des Rendez-vous électroniques (avec des textes de Patrick Bouvet, Franck Laroze, Nathalie Quintane et Franck Smith).

Derniers ouvrages publiés : *Huntsville, la honte du monde*, élogie, Editions Bérénice, 1998 ; *Les Sourates libertaires*, poèmes, Editions Sans & Tonka, 2000 ; *Passions civiles*, entretiens croisés avec Stanislas Norday, Valérie Lang et Yan Cîret, Editions La passe du vent, 2000.

étalée en public, triste acteur encensant ses victimes envieux d'être les seuls auteurs de leurs actes. Il cherchera à se faire croire et nous faire croire qu'il voudrait refuser son rôle, découvrant au passage et par ce renversement halluciné les motifs collectifs de l'horreur qu'il dit alors réprouver, et il jouera de ce refus pour qu'on l'admire encore, pour notre plaisir cannibale, pour souscrire au désir qu'il a éveillé en nous de laver, avec la sienne, nos consciences en ingérant la chair maudite, mais si belle, du jeu. Les enfants, qui n'ont encore rien à se reprocher, vont au ciel en jouant à la marelle ; les adultes le retrouvent en parcourant l'espace du jeu.

Au plus fort de ce qu'il aura dit en toute inconscience, quasiment en état de transe, une lucidité absolue l'aura envahi sans le convertir définitivement, et il aura livré ce qu'il n'aurait pu dire en toute conscience, ce que nous sommes avec lui : des prisonniers entravés par les représentations mentales que nos cultures ont inscrites en nous. Et la venue de la Femme en rouge¹, figure emblématique de la mort, ne contribuerait qu'à renforcer le trouble et la restitution de cet enfermement psychique. Musclée et lascive, replète et perverse à souhait, engraisée par les morts à répétition, elle surgirait, manipulatrice en verve, pour remonter le moral d'un exécutant qui n'en aurait pas tant besoin que ça et dont le doute ne serait qu'une feinte, le séduisant plus par un cours d'histoire cynique que par des apprêts pourtant avantageux. Il serait la conscience d'une civilisation ouvrant les vannes de son inconscient dans un processus aussi extatique qu'hystérique ; elle en serait l'inconscient refoulé se posant, par l'inversion théâtrale, en conscience scandaleuse et provocatrice. A eux deux, ils formeraient les deux pôles en miroir d'une même structure psychique, sociologique, métaphysique et politique : d'une même (s)cène. Ils se joueraient l'un de l'autre pour mieux se jouer de nous, et ce jeu paradoxal ne serait rien d'autre que notre vérité originelle masquée par la prolifération des discours. Encore une fois, il n'est d'espace scénique que mental : la scène est un crâne à ciel ouvert baignant dans le formol des lumières.

Au final, la description de l'exécution tant attendue sera devenue anecdotique, presque inutile, tant elle coïncidera avec le désir proféré par le protagoniste au double visage d'en finir avec le texte énoncé : le(s) sacrifice(s) aura(ont) été consommé(s), mais à l'envers, selon la logique de l'art, puisqu'il sera avoué par celui qui s'est mis en scène souhaitant, contrairement à la version théologique, non pas la délivrance du public, mais la honte qu'il devrait éprouver lui-même d'avoir usurpé une parole qui n'était pas vraiment la sienne. Puis, après avoir retiré sa blouse d'officier macabre qui lui a servi à s'analyser et à mettre à jour les symptômes de notre société, l'acteur-gardien de nos bonnes consciences reprendra ensuite sa pose initiale, comme si rien ne s'était passé, rendant le crime légal éphémère et l'éphémère du théâtre criminel, se condamnant à tout recommencer et nous condamnant à n'en plus finir avec nos questions. Mais qui est coupable ? Le gardien, symbole d'une civilisation dont l'économie et la technologie sont au service inconscient d'une pensée de mort, d'un ordre qui fait régner le bien par le mal, qui rend la justice en commentant l'injustice, et qui veut établir la paix en faisant continuellement la guerre, ou l'acteur qui s'est fait du bien en chantant le mal pour nous offrir du beau en l'assimilant au vrai ? Ou l'auteur, criminel littéraire en puissant-

ce, qui sait et joue de tout cela, le metteur en scène qui a agencé cette combinaison redoutable, ou le public qui est venu endormir son éventuelle révolte avant de retourner servir un système de pensée tout aussi homicide mais mieux déguisé ? Non ; à l'issue de la représentation, qui est juxtaposition parfaite, "communion", personne n'est plus coupable. Le paradoxe souverain du théâtre est de transformer tous les coupables présumés en victimes : il est, somme toute, de réconcilier ceux que l'aveuglement politique du quotidien sépare. Il n'exonère personne de ses responsabilités, mais il fait comprendre les rouages à la fois les plus intimes et les plus généraux de nos existences. Grâce à lui, quand l'obscurité se fait, c'est une lumière plus haute que celle du jour qui s'élève. Emouvoir pour éveiller ; telle est, au moyen du geste et de la parole, sa tâche obstinée.

Franck Laroze

1 – Il est frappant de constater que dans toutes les "sugesses", l'acte est toujours considéré comme une "chute", comme si le passage du non-manifesté au manifesté équivalait, dans le domaine psychologique, à la perte d'énergie connue sous le nom d'entropie dans le domaine de la thermodynamique. C'est que le passage à l'acte, chacun a éprouvé cela, est presque toujours décevant, incomplet, par rapport à l'état idéal, informulé, dont il découle ou s'inspire.

2 – "Sacrifice" ici entendu au sens d'une "réinterprétation dévorante".

3 – Et que sont les gens de théâtre, groupés provisoirement ou non en Compagnies (étymologiquement "compagnons" signifie "ceux qui partagent le même pain", réel ou symbolique), sinon des êtres partageant pour un temps, dévorant la même parole ; celle qu'ils ont choisie de restituer ? Historiquement, la scène (grecque) précéda la cène (dont le premier "compte rendu" fut composé en grec)...

4 – Ce n'est sans doute pas un hasard si, en cette fin moribonde de l'ère judéo-chrétienne, nombre d'auteurs de la nouvelle génération, en particulier Olivier Py et Gildas Milin, livrent des textes aux forts relents mystiques ou inspirés du religieux et dans lesquels, sans le savoir, ils font coïncider exaspération et sacrifice du désir individuel avec le sacrifice nécessaire et implicite dans l'acte théâtral.

5 – Etymologiquement, encore une fois, "apocalypse" signifie "révélation".

6 – Dans le texte initial de l'élégie, le retournement était très progressif, la voix du poète accusateur et révolté ne basculant qu'au final dans la honte d'une prise de conscience à peine suggérée. Il a fallu la radicalité de l'adaptation, l'investissement de l'acteur et le parti pris du metteur en scène pour en arriver au parcours halluciné d'un bourreau. Sans l'inversion imposée par la mise en scène et le passage par le plateau, le texte n'aurait pas livré toute sa liqueur subversive : d'un lyrisme aux relents ironiques, il est devenu ironique avec des bouffées lyriques par l'entremise critique, la réécriture de la mise en scène. Des strophes furent d'abord supprimées ou changées d'ordre, d'autres furent ensuite réécrites, et c'est dans cette collaboration entre l'auteur et le metteur en scène que la complémentarité du plateau et de l'écriture a pu parfaitement s'opérer pour mettre à jour un nouveau texte dicté par les contraintes de la scène.

7 – Le personnage de la Femme en rouge ne sera présent que dans la nouvelle version. *Huntsville, l'ordre du monde*, qui sera créée au Théâtre Gérard Philipe/Centre Dramatique National de Saint-Denis en 2001. D'où le conditionnel employé dans tout ce passage.

● *Huntsville, l'ordre du monde* sera présenté le 28 février 2001, sous forme de "mise en espace", dans le cadre des Contemporaines à la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon.

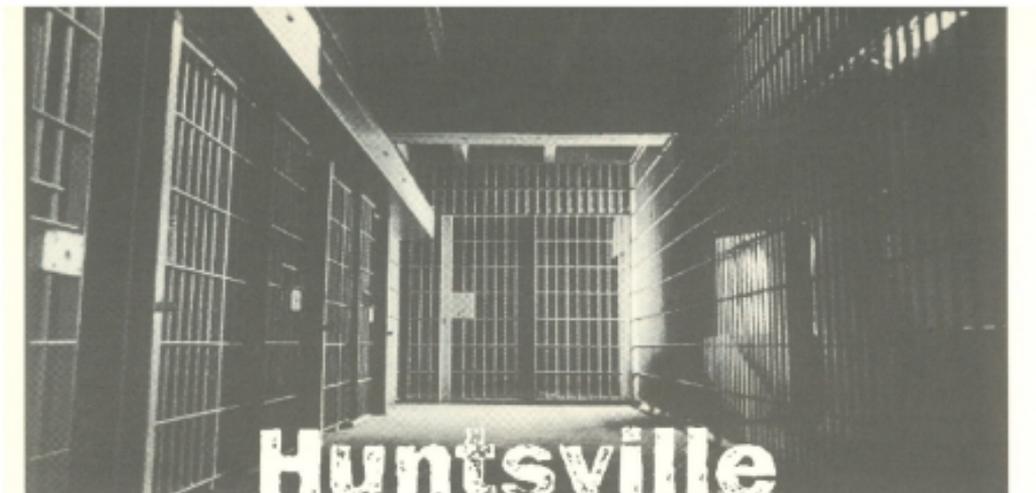
● La Collection *Incidents Mémorables*, dirigée par Franck Laroze aux Editions La passe du vent, publiée en octobre-novembre 2000 deux ouvrages. *Chroniques de la scène monde*, essai et entretiens de Yann Ciret. *Passions civiles, Valérie Lang et Stanislas Nordrey*, entretiens croisés avec Yann Ciret et Franck Laroze, préface et postface de Yann Ciret et Franck Laroze.

CALA MAR



Livres en revue

Numéro 9/10 - Printemps/Été 1999



Huntsville

la honte du monde

« Puisque le jour ne paraît pas encore, que faire de la nuit ? »
Victor Hugo

Huntsville, la honte du monde interroge à sa manière le poète et le lecteur dans le même mouvement du regard, de l'inquiétude portée à la société des hommes et de la pertinence de la parole proférée par le poète à la face du monde.

Livre acharné du ressassement autour de l'environnement et de la préparation de l'horreur, *Huntsville* conduit le poète à plonger dans la litanie du verbe comme si la salvation, où que l'on se trouve sur cette planète, avant et après Hiroshima, doit verser nécessairement dans le fleuve tumultueux de la parole humaine. Avec *Huntsville*, celle-ci se place sur le ton incantatoire de la liturgie qui referme la mort annoncée sur le condamné. La mise à mort est un thème récurrent chez le poète. Qu'on relise le monologue d'épouvante qui se joue à Bicêtre et qu'imagine Hugo dans *Le Dernier Jour d'un condamné*. Avec *Huntsville*, l'auteur a un regard presque photographique pour la misère humaine. C'est que, dans l'urgence, il balise le champ de sa parole et reconstruit son propre décor mental. On se doute bien qu'une telle poésie de circonstance trouve sa vérité et sa résonance dans la force de conviction propre au poète. Franck Laroze n'en manque pas. Sa parole, dans le style et dans le sens, vise à bousculer et à déranger les consciences.

Il y a des rappels nécessaires à nos mémoires, et tant mieux si la poésie vient soutenir le combat pour la vie. C'est ce qui se passe avec ce livre dont le titre éponyme suffit à comprendre en quelle nécessité nous conduit l'auteur, à savoir l'intime conviction qui est la sienne et devient nôtre, à le lire, que la mise à mort des condamnés américains par injection létale est pure barbarie. Macabre, sordide, honteuse cérémonie qui fait de chaque être humain, où qu'il se trouve, un impuissant de la vie.

J'enrage
je me répète
je ressasse mon cri chanté
je me répète oui
comme la rage froide et légalisée
à Huntsville
la honte renouvelée du Texas

Le ton du livre est à la mesure de l'indignation, en rappel constant des barbaries du siècle : l'horreur des camps, Hiroshima... et si Huntsville, ville texane, est mise à l'index, on n'oublie pas qu'elle est le résultat d'autres mises à mort tragiques. Disparitions contemporaines de John F. Kennedy, de Martin Luther King,

sur lesquelles viennent buter la mémoire et le cours d'une civilisation qui se prétend emblématique, pour laquelle la mise à mort est un symbole de société.

C'est au nom de l'urgence de dire, de l'absolue nécessité d'extirper la honte que Franck Laroze s'accroche dans son texte jusqu'à en débattre presque physiquement. Il enrage donc, et ressasse encore et encore dans ces pages où la vache texane ne nous lâche jamais de son regard torve de bovin qui devine déjà, dans sa grasse prairie, le terminus de l'abattoir. La poésie de Franck Laroze est métallique et tranchante comme un couperet. C'est une poésie au « je » affirmé où le poète est à l'avant-scène et ose proférer la souffrance individuelle et l'absurdité collective. Artaud revendiquait cette manière-là. Récentendons *Pour en finir avec le jugement de Dieu*.

Si la poésie lorgne vers l'élan fondamental et la subversion, *Huntsville* s'inscrit dans cette veine, même si la description des couloirs de la mort, clinique et blanche, ne pourra jamais révéler l'indicible. Même si la honte de l'Amérique ne suffit pas à être la nôtre dans la répétitive mélodie qu'en donne le poète. Même si le malaise ténu persiste. La conscience universelle ne se proclame pas. Il y a le pourquoi de l'écriture et la manière de dire la fêlure des consciences. Là où on attendait pudeur et retenue, Franck Laroze passe en force, presque en suffocation. Mais, après la violence médiatique et le voyeurisme qui ont accompagné les dernières exécutions, y a-t-il place pour une parole grave, ample et humainement apaisée ? *Huntsville* est un livre de rébellion affirmant en filigrane que le paradis perdu est échoué aux portes d'un pénitencier américain. Un livre coincé entre l'impérieuse nécessité de faire éclater une parole, celle du poète, et notre aptitude à la recevoir. Lorsque là-bas des vies cessent de battre, que la liste, jour après jour, grossit d'un autre nom de condamné, noir de préférence, que des femmes aussi, pour la première fois, sont suppliciées, Franck Laroze, à sa manière, clame que ce monde est insane. Après la lecture de *Huntsville*, solitude et intimité glacées invitent au silence.

Francis V. MÉRINO



Huntsville
La honte du monde
Franck Laroze
Éditions Bérénice
104 pages
55 F